

Dans l'univers de la série

OUTLANDER

Diana
Gabaldon



Le cercle des sept pierres



Le cercle
des sept pierres

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Outlander, livre 1
Le chardon et le tartan

Outlander, livre 2
Le talisman

Outlander, livre 3
Le voyage

Outlander, livre 4
Les tambours de l'automne

Outlander, livre 5
La croix de feu

Outlander, livre 6
La neige et la cendre

Outlander, livre 7
L'écho des cœurs lointains
Partie I – Le prix de l'indépendance

Partie II – Les fils de la liberté

Outlander, livre 8
À l'encre de mon cœur
Partie I

À l'encre de mon cœur
Partie II

Le prisonnier écossais

DIANA
GABALDON

Le cercle
des sept pierres

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi et Benjamin Kuntzer*



Titre original
SEVEN STONES TO STAND OR FALL

© Diana Gabaldon, 2017. Publié avec l'accord de l'auteure,
c/o BAROR INTERNATIONAL, Inc.,
Armonk, New York, États-Unis.

Des usages de l'armée (« The Custom of the Army »)

© Diana Gabaldon, 2010 ;

L'espace de l'entre-deux (« The Space Between »)

© Diana Gabaldon, 2013 ;

Les faiseurs de zombies (« A Plague of Zombies »)

© Diana Gabaldon, 2011 ;

Le vent de la Toussaint (« A Leaf on the Wind of All Hallows »)

© Diana Gabaldon, 2010 ;

Novices (« Virgins »)

© Diana Gabaldon, 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2018

Traduction : Philippe Safavi (*Des usages de l'armée*,
L'espace de l'entre-deux, *Les faiseurs de zombies*,
Le vent de la Toussaint, *Un vert éphémère*, *Les Canons d'El Morro*)
et Benjamin Kuntzer (*Novices*)

Novices est précédemment paru en langue française
dans l'anthologie *Dangerous Women, partie 2*,
textes réunis par Gardner Dozois et George R.R. Martin,
Éditions J'ai lu, 2017

*Ce livre est dédié, avec tout mon respect et ma gratitude,
à Karen Henry, Rita Meistrell, Vicki Pack,
Sandy Parker et Mandy Tidwell
(connues comme le « collectif du pinaillage
à n'y plus voir clair ») pour leur aide précieuse
dans le repérage des erreurs,
des incohérences et autres inepties.
(Toute erreur contenue dans le texte relève
de l'entière responsabilité de l'auteure qui,
outre le fait de fermer allègrement les yeux
sur les incohérences quand cela l'arrange,
en commet délibérément d'autres à l'occasion.)*

Introduction

Une chronologie de la série *Outlander*

Si vous avez choisi ce livre en pensant lire le neuvième tome d'*Outlander*, il s'agit d'une méprise. Je m'en excuse.

Mais si ce n'est pas le neuvième volume, de quoi s'agit-il ? En fait, il s'agit de sept... comment dire ?... choses, de longueurs et de contenus variés, ayant toutes trait à l'univers d'*Outlander*. Quant au titre anglais, *Seven Stones to Stand or Fall*¹, il est dû au fait que mon éditrice n'a pas aimé mon premier choix, « Salmigondis² ». Certes, je peux la comprendre. Par l'intermédiaire de mon agent, elle m'a adressé une requête polie me demandant quelque chose de plus « évocateur, poétique » dans la lignée des titres de mes autres romans.

Sans vouloir entrer par trop profondément dans le processus mental qui m'a conduit à ce nouveau titre (des expressions telles que « fabrication de saucisses » ou « polissage lapidaire » me viennent à l'esprit), je voulais un titre suggérant que ce livre contient un certain nombre d'éléments (d'où le « sept »), alors « Sept Stèles » m'est venu naturellement.

1. Traduit en français *Le cercle des sept pierres* (N.d.T.)

2. Salmigondis : 1) Mélange, assemblage disparate et incohérent. 2) Ragoût fait de restes de viandes diverses. (N.d.T.)

Cela me plaisait assez (stèle est toujours un mot qui a du poids) et présentait une jolie allitération. Toutefois, ce n'était toujours pas une pensée poétique complète (ou un rythme poétique). Aussi, après un peu plus de bricolage mental, j'ai trouvé « Rester debout ou tomber », qui m'a paru convenablement solennel.

Il m'a fallu encore un peu de réflexion *post facto* pour comprendre ce que cela pouvait bien vouloir dire. Heureusement, tout finit par vouloir dire quelque chose si vous y réfléchissez assez longuement. Dans ce cas, « rester debout ou tomber » doit être entendu comme la réaction d'une personne face au deuil ou à l'adversité. Autrement dit, si ce qui vous arrive ne vous tue pas, vous pouvez choisir comment vivre le reste de votre vie. Soit vous restez debout, cabossé, usé par le temps et les éléments, tel un contrefort ou un poteau indicateur. Soit vous tombez et retournez lentement à la terre d'où vous êtes venu, vos éléments aidant ceux qui viendront après vous¹.



Revenons à nos moutons. Comme le suggère la couverture, ce livre est un recueil de sept courts romans (puisqu'ils sont plus longs qu'une nouvelle) se déroulant dans l'univers d'*Outlander* et dont l'action s'entrecroise avec celle des romans principaux. Cinq d'entre eux furent initialement publiés en anglais dans différentes anthologies au cours des quelques dernières années ; deux sont inédits : *Un vert éphémère* et *Les Canons d'El Morro*.

Du fait des différences entre les éditeurs de divers pays, certains des romans courts ont été précédemment publiés dans un recueil de quatre histoires (au Royaume-Uni et en Allemagne) ou individuellement sous forme de livre

1. Bien que cette réflexion renvoie au titre anglais, nous l'avons conservée afin d'éclairer la démarche créative de l'auteure. (*N.d.É.*)

électronique (aux États-Unis). *Le cercle des sept pierres* en offre une collection complète aux lecteurs préférant le contact du papier et inclut deux nouvelles histoires.

Puisque ces romans courts s'insèrent à différents endroits de la grande saga (et font intervenir plusieurs de ses personnages), voici une chronologie de la série *Outlander* qui explique qui, quoi et quand.

La série *Outlander* comporte trois types d'histoires :

- les énormes volumes de la série principale, qui n'appartiennent à aucun genre particulier (ou à tous les genres confondus) ;

- les histoires plus courtes, moins indescriptibles, qui sont plus ou moins des romans à énigme historiques (qui incluent néanmoins des batailles, des anguilles et diverses pratiques sexuelles) ;

et

- les nouvelles, des histoires plus courtes encore qui s'inscrivent dans les trames des romans, un peu comme de petites proies frétilantes avalées par un gros serpent. Elles font souvent (mais pas exclusivement) intervenir des personnages secondaires, se situent avant ou après des épisodes particuliers des romans et/ou comblent des lacunes de l'histoire principale.

Les gros livres de la série principale racontent l'histoire de Claire et de Jamie Fraser. Les romans courts se concentrent sur lord John Grey tout en s'entrecroisant avec les gros livres (*Le prisonnier écossais*, par exemple, réunit lord John et Jamie Fraser). Les nouvelles font toutes intervenir des personnages de la série principale, y compris Jamie et/ou Claire à l'occasion. La description ci-dessous explique quels personnages apparaissent dans quelles histoires.

La plupart des romans de lord John et des nouvelles (jusqu'à présent) se situent dans un grand vide laissé au milieu du *Voyage*, entre 1756 et 1761.

Pour la commodité du lecteur, la liste détaillée ci-dessous présente les différents éléments d'*Outlander* dans une chronologie. Toutefois, tous les romans courts et les nouvelles sont conçus pour pouvoir être lus indépendamment du reste, sans référence à aucun des énormes livres de la série principale, pour le cas où vous seriez porté sur un petit en-cas littéraire plutôt que sur un menu gastronomique à neuf plats avec dégustation de vins et chariot des desserts.

Également pour votre commodité, la description de chaque histoire inclut les dates auxquelles l'action se déroule et, le cas échéant, le titre de l'anthologie dans laquelle elle est parue ainsi que ses dates de publication. Cette information s'adresse plus particulièrement aux collectionneurs et aux bibliophiles invétérés, car nous souhaitons satisfaire tout le monde.

Novices (roman court). Situé en France en 1740. Jamie Fraser (âgé de dix-neuf ans) et son ami Ian Murray (vingt ans) deviennent mercenaires. (Initialement publié dans l'anthologie *Dangerous Women, partie 2*, textes réunis par Gardner Dozois et George R.R. Martin, 2012.)

Outlander – Le chardon et le tartan (roman). Si vous n'avez lu aucun des volumes de la série, je vous conseille de commencer par celui-ci. Si vous doutez encore, ouvrez-le n'importe où et lisez-en trois pages. Si vous parvenez à le reposer, je vous donne un dollar. (1946/1743)

Le talisman (roman). Il ne commence pas là où vous vous y attendez. Et il ne finit pas là où vous l'imaginez. Continuez à lire, tout ira bien. (1968/1744-1746)

Un vert éphémère (roman court). 1744-1745, Paris, Londres et Amsterdam. C'est l'histoire du frère aîné de lord John, Hal (Harold, comte Melton et duc de Pardloe) et de celle qui deviendra sa femme, Minnie, alors âgée de dix-sept ans, une marchande de livres rares avec, pour activités secondaires, la contrefaçon, le chantage et le cambriolage. Jamie Fraser y fait une apparition.

Le voyage. Le magazine *Entertainment Weekly* lui a décerné le prix de « la meilleure phrase d'introduction ». (Pour vous épargner de chercher un exemplaire rien que pour la lire, la voici : « Il n'aurait jamais cru qu'un mort puisse avoir autant mal au nez. ») Si vous lisez la série dans l'ordre, je vous conseille de terminer celui-ci avant d'attaquer les romans courts. (1968/1746-1767)

Le Club Hellfire (nouvelle). Histoire de simplifier les choses, cette nouvelle sur lord John fait partie d'une série de trois publiées en un volume intitulé *Une odeur de soufre*. Londres, 1756 ; on y rencontre un rouquin qui aborde lord John Grey en lui demandant son aide avant de mourir sous ses yeux. (Initialement publiée dans l'anthologie *Past Poison*, textes réunis par Maxim Jakubowski, 1998.)

Une affaire privée (roman). Londres, 1757. Il s'agit d'un roman policier historique baignant dans le sang et d'autres substances peu ragoûtantes. Lord John y rencontre (en succession rapide) un valet, un traître, un apothicaire détenteur d'un remède fiable contre la syphilis, un Allemand prétentieux et un prince marchand sans scrupule.

Le succube (nouvelle). Dans cette deuxième nouvelle du recueil *Une odeur de soufre*, on retrouve lord John en 1757, en Allemagne, où il fait des rêves troublants avec Jamie Fraser, des rencontres très troublantes avec des princesses saxes et des sorcières, ainsi qu'une rencontre très très troublante avec un grand blond, comte hanovrien. (Initialement publiée dans l'anthologie *Legends II*, textes réunis par Robert Silverberg, 2003.)

La Confrérie de l'épée (roman). 1758. Lord John (Jamie Fraser fait également une apparition) règle un vieux scandale de famille tout en affrontant de près des canons qui explosent et en s'exposant à des émotions encore plus explosives.

Le soldat hanté (nouvelle). Cette troisième nouvelle du recueil *Une odeur de soufre* se situe en 1758, à Londres et dans l'arsenal de Woolwich. Lord John doit répondre à une

enquête sur l'explosion d'un mortier et apprend qu'il existe des choses plus dangereuses que la poudre à canon.

Des usages de l'armée (roman court). 1759. Lord John se rend à une démonstration d'anguille électrique et se retrouve plongé dans la bataille de Québec. C'est le genre de personne à qui de telles choses arrivent. (Initialement publié dans *Warriors*, textes réunis par Gardner Dozois et George R.R. Martin, 2010.)

Le prisonnier écossais (roman). 1760, dans le Lake District, à Londres et en Irlande. Sorte de roman hybride, il est divisé à parts égales entre lord John et Jamie Fraser, qui racontent, chacun de son point de vue, une histoire de politique, de corruption, de meurtre, de rêves opiacés, de chevaux et de fils illégitimes.

Les faiseurs de zombies (nouvelle). On est en 1761, en Jamaïque, où lord John est envoyé à la tête d'un bataillon pour mater une rébellion d'esclaves et où il se découvre une affinité pour les serpents, les cafards et les zombies. (Initialement publiée dans *Down These Strange Streets*, textes réunis par George R.R. Martin et Gardner Dozois, 2011.)

Les tambours de l'automne (roman). Le quatrième volet de la saga principale commence en 1767, dans le Nouveau Monde. Jamie et Claire s'installent dans les montagnes de la Caroline du Nord, tandis que leur fille, Brianna, passe de surprise en surprise après avoir découvert une coupure de presse qui la lance sur les traces de ses parents. (1969-1970/1767-1770)

La croix de feu (roman). Ce cinquième roman de la saga principale a pour toile de fond historique la guerre de régulation (1767-1771), qui fut plus ou moins une répétition générale de la guerre d'indépendance. Jamie devient rebelle malgré lui et Claire, illusionniste, pendant que leur petit-fils Jeremiah se soûle au kirsch. Il arrive bien pire à leur gendre, Roger, mais je ne vous en dis pas plus. Ce roman a été primé

plusieurs fois pour la « meilleure phrase de clôture », que je ne vous divulguerais pas non plus. (1770-1772)

La neige et la cendre (roman). Ce sixième tome de la série principale a remporté en 2006 le Corine International Prize for Fiction ainsi qu'un prix Quill (battant ainsi des romans de George R.R. Martin et de Stephen King, ce qui n'est pas rien. Combien de fois cela arrive-t-il dans une vie ?). Tous les livres ont une construction interne que je vois pendant que je les écris. Celui-ci ressemble à une gravure d'Hokusai intitulée *La Grande Vague de Kanagawa*, version tsunami. (1773-1776/1980)

L'écho des cœurs lointains (roman). Situé en Amérique, à Londres, au Canada et en Écosse, c'est le septième tome de la grande série. Sa couverture américaine reflète la forme intérieure du roman, celle d'une chausse-trape, une ancienne arme militaire qui ressemble à une étoile avec des pointes tranchantes. Les Romains s'en servaient contre les éléphants, la police de la route l'utilise encore pour arrêter les automobilistes fugitifs. Le roman comporte quatre histoires principales : Jamie et Claire ; Roger et Brianna (et leur famille) ; lord John et William ; Petit Ian. Toutes s'entrecroisent durant la guerre d'indépendance et toutes ont des pointes tranchantes. (1776-1778/1980)

À l'encre de mon cœur (roman). Huitième tome de la série principale, il commence là où *L'écho des cœurs lointains* s'arrête, à savoir durant l'été 1778 (et l'automne 1980). La guerre d'indépendance bat son plein tandis que, dans les années 1980, il se passe un tas de choses horribles.

Le vent de la Toussaint (nouvelle). Située (principalement) en 1941-1943, l'intrigue raconte ce qui est vraiment arrivé aux parents de Roger MacKenzie. (Initialement publiée dans l'anthologie *Song of Love and Death*, textes réunis par Gardner Dozois et George R.R. Martin, 2010.)

L'espace de l'entre-deux (roman court). Situé en 1778, principalement à Paris, il fait intervenir Michael Murray (le

frère aîné de Petit Ian), Joan MacKimmie (la jeune sœur de Marsali), le comte de Saint-Germain (qui, finalement, n'est pas mort), mère Hildegarde et quelques autres personnes d'intérêt. Quel est cet entre-deux ? Tout dépend de qui est votre interlocuteur. (Initialement publié dans l'anthologie *The Mad Scientist's Guide to World Domination*, textes réunis par John Joseph Adams, 2013.)

Les canons d'El Morro (roman court). Situé en 1762 en Jamaïque et à La Havane. Lord John, sur le point de quitter son poste temporaire de gouverneur de la Jamaïque, apprend que sa mère se trouve à La Havane, à Cuba. Ce ne serait pas un problème si la marine britannique n'était pas en route pour aller assiéger la ville. Assisté de son valet Tom Byrd, d'un ancien zombie nommé Rodrigo et de l'épouse de ce dernier aux tendances homicides, Azeel, lord John entreprend de sauver la duchesse douairière de Pardloe avant l'arrivée des navires de guerre.

N'oubliez pas...

Vous pouvez lire les romans courts et les nouvelles dans n'importe quel ordre. En revanche, je vous conseille de lire les gros tomes de la série principale dans l'ordre. J'espère qu'ils vous plairont tous !

Des usages de l'armée

Introduction

L'un des plaisirs d'écrire un roman historique est que les meilleures parties n'ont pas besoin d'être inventées. Cette histoire particulière m'est venue après avoir lu simultanément l'excellente biographie du Dr John Hunter par Wendy Moore, *The Knife Man*, et un bref livre en fac-similé publié par le Département des parcs nationaux détaillant les règlements de l'armée britannique durant la révolution américaine.

Je ne cherchais rien de particulier dans ces deux ouvrages, ne les lisant que pour me renseigner sur le contexte historique, obtenir de l'information générale et la possibilité toujours alléchante de tomber sur un détail fascinant tel que les soirées d'anguilles électriques à Londres (ces dernières, ainsi que le Dr Hunter, qui fait une brève apparition dans le roman, sont historiques).

Quant aux règlements de l'armée britannique, il y en a pour tous les goûts. En tant que romancière, j'ajoute qu'il faut résister à la tentation de raconter des choses simplement parce qu'on les connaît. Toutefois, ce fac-similé recelait quelques pépites, notamment le fait que le mot « bombe » était courant au XVIII^e siècle et qu'en plus de désigner « un engin explosif » il signifiait également un paquet rempli

d'éclats de fer et enduit de goudron tiré par un canon (sauf que je ne peux employer le mot « shrapnel », qui vient du lieutenant Henry Shrapnel, du corps royal d'artillerie britannique, qui, se basant sur le concept original de la bombe, a inventé l'obus à la Shrapnel, une bombe remplie de débris et de poudre conçue pour exploser en vol après avoir été tirée d'un canon. Hélas, cette invention est arrivée trop tard, en 1784).

Parmi les autres détails intéressants, j'ai été frappée par une brève description de la procédure des cours martiales :

L'usage de l'armée veut qu'une cour martiale soit présidée par un officier supérieur assisté d'autant d'officiers qu'il jugera nécessaires pour son conseil, ces derniers étant généralement quatre, éventuellement plus nombreux, rarement moins de trois. L'accusé aura le droit de citer des témoins pour sa défense. Le conseil les interrogera, ainsi que toute personne qu'il souhaitera entendre, et déterminera ainsi les circonstances de la faute et, en cas de condamnation, imposera sa sentence.

Aussi simple que cela ! Aucune procédure élaborée pour la présentation des pièces à conviction, aucune norme pour la condamnation, aucune règle pour les condamnations, aucun critère pour la sélection des membres du « conseil », juste « l'usage de l'armée ». Naturellement, l'expression m'est restée en tête.

*Cette histoire est dédiée à Karen Henry,
à Aedile Curule et au chef Bumblebee-Herder.*

TOUT COMPTE FAIT, c'était probablement la faute de l'anguille électrique. John Grey aurait pu (et durant un moment ce fut le cas) en rejeter la responsabilité sur l'honorable Caroline Woodford. Ainsi que sur le médecin. Sans compter ce foutu poète. Mais... non, c'était bien l'anguille la coupable.

La réception avait eu lieu dans la demeure de Lucinda Joffrey. Sir Richard était absent. Un diplomate de sa stature n'aurait jamais toléré un amusement aussi frivole. Les soirées d'anguille électrique faisaient fureur à Londres depuis peu. Cependant, en raison de la rareté de ces créatures, les fêtes privées étaient rares. En général, elles se tenaient dans des théâtres où quelques heureux élus étaient sélectionnés pour monter sur scène et rencontrer l'anguille, être électrocutés et se convulser comme des pantins articulés pour le plus grand plaisir du public.

— Le record est de quarante-deux personnes d'un coup !
l'assura Caroline.

Les yeux écarquillés et brillants, elle observait la créature dans l'aquarium.

— Vraiment ?

C'était l'animal le plus singulier qu'il avait jamais vu, sans pour autant être saisissant. Mesurant près d'un mètre de long, avec de petits yeux ronds ternes, un corps trapu et une tête plate, il semblait avoir été modelé dans l'argile par un sculpteur débutant. Il n'avait rien de commun avec les petites anguilles souples et rapides que l'on trouve sur les marchés. Quoi qu'il en soit, il ne semblait pas capable d'assommer quarante-deux personnes à la fois.

Il n'avait aucune grâce, à part une mince nageoire qui courait tout le long de son ventre et ondulait comme un rideau de mousseline sous la brise. Lord John fit part de son observation à l'honorable Caroline, qui l'accusa d'être un poète.

— Un poète ? dit une voix amusée derrière eux. Les talents de notre galant major ne connaissent-ils donc aucune limite ?

Lord John se retourna en réprimant une grimace et en affichant un sourire courtois. Il s'inclina devant Edwin Nicholls.

— Je n'oserais jamais empiéter sur votre domaine, monsieur Nicholls, répondit-il poliment.

Nicholls écrivait des vers exécrables, surtout sur l'amour, et était très admiré des jeunes femmes fleur bleue. L'honorable Caroline n'en faisait pas partie. Elle avait même écrit une parodie très spirituelle de son style. Grey espéra que Nicholls n'en avait pas eu vent.

— Vous seriez bien le seul, déclara Nicholls en lançant un regard bref mais chargé vers Mlle Woodford.

Si le ton était enjoué, le regard l'était nettement moins. Grey se demanda s'il n'avait pas un peu abusé de la boisson. Sous ses sourcils couleur miel, son teint était rougeaud et ses yeux brillants. Cela pouvait être dû à la chaleur dans la pièce, que l'excitation des convives rendait considérable.

— Envisagez-vous de composer une ode à notre ami ? demanda Grey en indiquant le grand aquarium.

Nicholls s'esclaffa un peu trop fort (effectivement, il était légèrement éméché).

— Loin de là, major. Comment oserais-je gaspiller mon énergie sur une créature aussi laide et insignifiante alors que je suis entouré de beautés angéliques ? Elles sont ma seule inspiration.

Il adressa un regard concupiscent (Grey ne souhaitait pas accabler ce pauvre homme, mais son regard était réellement concupiscent) à Mlle Woodford, qui sourit en pinçant les lèvres et lui donna une tape avec son éventail.

Où était l'oncle de Caroline ? Simon Woodford partageait avec sa nièce une passion pour l'histoire naturelle. Il l'avait sûrement accompagnée. Là ! Simon Woodford était plongé dans une conversation avec le Dr Hunter. Pourquoi diable Lucinda avait-elle invité ce dernier ? Il aperçut Lucinda, qui observait le docteur par-dessus son éventail en plissant les yeux. Ah, elle ne l'avait donc pas invité.

John Hunter était un célèbre chirurgien et un anatomiste notoire. Le bruit courait qu'il ne reculait devant rien pour se procurer un bon cadavre, humain ou pas. S'il fréquentait du beau monde, il n'était pas reçu dans le cercle des Joffrey.

Lucinda Joffrey avait un regard des plus expressifs. Ses yeux étaient ce qu'elle avait de plus beau. Gris clair, en amande, ils étaient capables d'envoyer un message remarquablement menaçant d'un bout à l'autre d'une pièce.

Ils se posèrent sur Grey.

Venez ici ! disaient-ils. Grey sourit, leva son verre dans sa direction et ne bougea pas. Les yeux se plissèrent un peu plus, brillant d'une lueur dangereuse, puis fixèrent à nouveau le médecin. Celui-ci s'approchait de l'aquarium, les traits frémissant de curiosité et de possessivité.

Les yeux revinrent aussitôt sur Grey.

Débarrassez-vous de lui ! ordonnaient-ils.

Grey lança un regard à Mlle Woodford. M. Nicholls lui avait pris la main et déclamaient des vers. Elle semblait vouloir récupérer ses doigts. Grey se tourna vers Lucinda et haussa les épaules avec un signe du menton du côté de la veste en velours ocre de M. Nicholls. La bienséance lui interdisait d'intervenir.

— Vous n'avez pas qu'un visage d'ange, poursuivit Nicholls.

Il serra si fort les doigts de Caroline qu'elle émit un petit cri.

— Vous en avez aussi la peau.

Il caressa sa main, son regard se faisant de plus en plus lubrique.

— Je me demande quel parfum les anges dégagent, le matin, médita-t-il.

Grey le regarda de haut en bas. Encore une remarque de ce genre et il serait contraint d'inviter M. Nicholls à le rejoindre dehors. Nicholls était grand et trapu. Il devait peser une dizaine de kilos de plus que Grey et avait la réputation d'être belliqueux. *Mieux vaut commencer par lui casser le nez, puis le pousser la tête la première dans une haie. Il n'osera plus se montrer s'il est tout amoché.*

Nicholls remarqua qu'il l'observait et déclara d'un ton sec :

— Que regardez-vous ainsi ?

Fort heureusement, le propriétaire de l'anguille choisit ce moment pour attirer l'attention des convives en tapant dans ses mains. Caroline en profita pour récupérer ses doigts, les joues rouges de mortification. Grey s'approcha aussitôt d'elle et lui prit le coude.

— Vous venez, mademoiselle Woodford ? Allons trouver un bon endroit d'où observer la scène.

— Observer ? répéta une voix près de lui. Vous n'allez pas vous contenter de si peu, major. Un homme comme vous ! N'êtes-vous pas curieux d'expérimenter le phénomène vous-même ?

C'était Hunter en personne, vêtu d'un costume couleur prune, ses cheveux broussailleux négligemment attachés sur sa nuque. Il avait les épaules larges et semblait musclé, mais il était plus petit que Grey. De toute évidence, il avait surpris l'échange de regards entre ce dernier et Lucinda.

— Non, je ne...

Hunter ne le laissa pas finir. Il le prit par le bras et l'entraîna vers la foule qui s'amassait autour de l'aquarium. Caroline lança un regard inquiet vers Nicholls, qui fulminait, et leur emboîta rapidement le pas.

— Je serais très intéressé d'entendre vos impressions, lança Hunter. Certains rapportent une remarquable euphorie, une confusion passagère... un souffle court ou même des étourdissements, parfois une douleur au thorax. Vous n'avez pas le cœur fragile, j'espère, major ? Ni vous, mademoiselle Woodford ?

— Moi ? s'étonna Caroline.

Hunter s'inclina devant elle.

— Votre compte rendu m'intéresse tout particulièrement, mademoiselle. Si peu de femmes ont le courage de vivre une telle expérience !

— Elle n'en a pas envie, intervint précipitamment Grey.

— Pourquoi pas ? le contredit-elle en fronçant les sourcils.

Elle se tourna vers l'aquarium et la longue forme grise à l'intérieur. Elle frissonna légèrement. Connaissant la demoiselle depuis longtemps, Grey reconnut là un frisson d'anticipation plutôt que de révulsion.

Le Dr Hunter le reconnut également. Son sourire s'élargit encore et il tendit le bras à Mlle Woodford.

— Permettez-moi de vous accompagner, mademoiselle.

Grey et Nicholls s'avancèrent en même temps pour le retenir, se percutèrent et se lancèrent des regards assassins pendant que le docteur entraînait Caroline vers le propriétaire de l'anguille pour les présenter. Horace Suddfield était un petit individu à l'air sombre.

Grey poussa Nicholls et plongea dans la foule en jouant des coudes. Hunter l'aperçut et sourit.

— Vous reste-t-il du métal dans le torse, major ?

— Pardon ?

— Du métal, répéta Hunter. Arthur Longstreet m'a décrit l'opération au cours de laquelle il a extrait trente-sept éclats métalliques de votre poitrine. Très impressionnant ! Cependant, s'il vous reste quelques fragments, je vous déconseille l'anguille. C'est que le métal est conducteur d'électricité, voyez-vous, et le risque de brûlures...

Nicholls, qui les avait rejoints, ricana.

— En voilà une bonne excuse, major !

Il était décidément très soulé.

— Non, il ne me reste rien, déclara Grey sèchement.

— Excellent, dit Suddfield. J'ai cru comprendre que vous êtes militaire, monsieur ? Un gentleman courageux, j'en suis sûr. Qui serait mieux placé que vous pour prendre la première place ?

Avant qu'il ait pu protester, Grey se retrouva devant l'aquarium, Caroline Woodford agrippant sa main, l'autre main de la demoiselle étant tenue par Nicholls, qui affichait une grimace malveillante.

— Êtes-vous prêts, mesdames et messieurs ? cria Suddfield. Combien sont-ils, Dobbs ?

Son assistant, qui se trouvait dans la pièce adjacente où la file de participants s'étendait, tous se tenant par la main et frémissant d'excitation, répondit :

— Quarante-cinq !

— Tout le monde se touche ? lança Suddfield. Tenez bien la main de vos voisins. Surtout, ne vous lâchez pas !

Sous le regard des autres convives, fascinés, il se tourna vers Grey.

— À vous de jouer, monsieur. Attrapez-la fermement. Juste là, avant la queue.

Tout en sachant qu'il commettait une erreur, et au mépris de sa manchette en dentelle, Grey serra les dents et plongea sa main dans l'eau.

Durant la fraction de seconde avant de saisir la créature poisseuse, il se prépara au type de secousse que l'on ressentait en touchant une bouteille de Leyde pour faire jaillir une étincelle. L'instant suivant, il fut violemment projeté en arrière, tous ses muscles se convulsant. Il se retrouva étendu au sol, se tortillant comme un poisson hors de l'eau, hoquetant en tentant de se souvenir comment respirer.

Le Dr Hunter s'accroupit près de lui et l'observa avec intérêt.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il. Étourdi, peut-être ?

Grey ouvrit et ferma la bouche tel un poisson rouge, puis, non sans mal, se frappa la poitrine. Le Dr Hunter se pencha aussitôt sur lui, déboutonna son gilet et pressa une oreille sur sa chemise. Ce qu'il entendit, ou n'entendit pas, sembla l'alarmer. Il sursauta, serra les poings, puis les abattit sur le thorax de Grey avec un bruit sourd qui se répercuta dans sa colonne vertébrale.

Le coup eut l'effet salutaire de chasser l'air des poumons de Grey. Ils se remplirent à nouveau par réflexe et, subitement, il se souvint comment respirer. Son cœur se remit à battre à son tour. Il se redressa en position assise, parant de justesse un nouveau coup du Dr Hunter, et, hébété, regarda autour de lui.

Le sol était jonché de corps, certains gesticulant, d'autres inertes, les bras et les jambes écartés. D'autres se remettaient déjà et se relevaient péniblement, aidés par des amis. Des exclamations s'élevaient ici et là. Suddfield se tenait près de l'aquarium, rayonnant de fierté et acceptant les congratulations. L'anguille paraissait contrariée. Elle nageait en cercle en ondulant son corps massif.

Edwin Nicholls était à quatre pattes. Il se releva lentement et, prenant les bras de Caroline, l'aida à se lever à son tour. Ce faisant, elle perdit l'équilibre et s'affala contre lui. Il bascula en arrière et retomba lourdement sur son derrière en entraînant la jeune femme, qui atterrit sur lui. Sous l'effet du choc, de l'excitation, de la boisson ou par simple muflerie, il en profita pour l'embrasser à pleine bouche sur les lèvres.

Une situation confuse s'ensuivit. Grey avait la vague impression d'avoir effectivement cassé le nez de Nicholls... ce que les articulations enflées de sa main droite semblaient confirmer. Un terrible raffut régnait autour de lui, et il avait la sensation déconcertante de ne pas être entièrement confiné dans son propre corps. Des parties de lui ne cessaient de s'en échapper.

Ce qui restait en lui était très confus. Son ouïe, encore affaiblie par l'explosion d'un canon quelques mois plus tôt, avait définitivement capitulé sous l'effet de la décharge électrique. Il n'était pas sourd ; mais ce qu'il entendait n'avait aucun sens. Des bribes de mots lui parvenaient à travers un voile cacophonique et des bourdonnements. Il ne parvenait pas à les associer aux bouches qui remuaient autour de lui. Il n'était même pas sûr que sa propre voix disait ce qu'il voulait dire.

Il était cerné par des paroles, des visages, une mer de sons et de mouvements fébriles. On le touchait, le tirait, le poussait. Il balaya du bras l'air devant lui et heurta un corps. Encore des bruits. Ici et là, il reconnaissait un visage :

Lucinda, choquée et furieuse ; Caroline, hagarde, sa chevelure rousse hirsute, toute sa poudre de riz partie.

Il ne pouvait dire si c'était lui qui avait défié Nicholls ou l'inverse. Le poète l'avait sûrement provoqué, non ? Il avait un souvenir vif de celui-ci pressant un mouchoir imbibé de sang sur son nez et le dévisageant avec une lueur assassine dans les yeux. Puis, sans qu'il comprenne ce qui lui arrivait, il se retrouva à l'extérieur, dans le petit parc devant la demeure des Joffrey, en chemise et tenant un revolver.

Peut-être que, ayant été insulté par Nicholls, il l'avait défié en duel sans s'en rendre compte...

Il avait plu un peu plus tôt et l'air était frisquet. Le vent plaquait sa chemise contre son torse. Son odorat, son unique sens fonctionnant normalement, était particulièrement aiguïlé. Il sentait la fumée des cheminées, l'humidité des plantes et sa propre sueur, étrangement métallique. Il y avait autre chose... comme un parfum de vase. Par réflexe, il essuya sur son pantalon la main qui avait touché l'anguille.

Quelqu'un lui parlait. Non sans mal, il concentra son attention sur le Dr Hunter, à ses côtés. Ce dernier le fixait toujours avec la même intense curiosité. *Naturellement, il faut la présence d'un médecin*, pensa-t-il. *On ne peut pas avoir un duel sans médecin.*

— Oui, répondit-il sans réfléchir.

En voyant les sourcils de Hunter se hausser, il craignit soudain de lui avoir promis son corps au cas où il serait tué. Il saisit le revers de sa veste de sa main libre.

— Vous... ne... me... toucherez... pas, articula-t-il péniblement. Pas de... scalpel. Vampire !

Hunter acquiesça sans paraître offensé.

Le ciel était chargé. Les seules lumières provenaient des torches qui encadraient la porte d'entrée, au loin. Nicholls formait une tache claire et floue qui approchait.

Quelqu'un l'attrapa par les épaules, le fit pivoter, et il se retrouva dos à dos avec Nicholls. Celui-ci était plus grand, et Grey fut surpris d'entendre son cœur battre aussi fort et aussi près. *Bigre, s'il était bon tireur ?*

Une voix retentit et il se mit à marcher droit devant lui. Puis un bras l'arrêta. Il se tourna et aperçut quelqu'un qui lui montrait avec insistance un point derrière lui.

Et merde ! pensa-t-il avec lassitude en voyant le bras de Nicholls s'abaisser. *Je m'en fêche.*

L'éclat du coup de feu le fit tiquer. La détonation se perdit dans les exclamations choquées de la foule. Il attendit un instant en se demandant s'il avait été touché. Il ne sentait rien. Quelqu'un lui enjoignit de tirer à son tour.

Foutu poète ! Je tirerai en l'air et ce sera terminé. Je veux juste rentrer chez moi.

Il leva son bras et visa la cime des arbres. L'espace d'un instant, sa main perdit le contact avec son cerveau et son poignet s'affaissa. Il sursauta et, dans l'effort pour se corriger, son doigt pressa la détente. Il eut à peine le temps de faire dévier le canon et tira à l'aveuglette.

À sa surprise, Nicholls chancela, puis tomba à quatre pattes. Il se soutenait sur un bras, l'autre main plaquée contre son épaule, sa tête renversée en arrière.

Il s'était remis à pleuvoir. Grey battit des paupières pour chasser l'eau de ses cils, puis secoua la tête. Il flottait autour de lui une odeur de métal coupé et, pendant une seconde, Grey eut l'impression que l'air sentait... violet.

— C'est impossible, dit-il à voix haute.

Il avait retrouvé la parole ! Il se tourna vers Hunter pour s'adresser à lui et constata qu'il avait disparu. Il avait couru vers Nicholls et était penché sur son col taché de sang. Nicholls refusait de s'allonger et agitait vigoureusement sa main libre. Du sang coulait également de son nez jusque sur son menton.

— Venez, monsieur, dit une voix calme à ses côtés. Vous allez attirer des ennuis à lady Joffrey.

— Pardon ?

Il découvrit avec surprise Richard Tarleton, qui avait été autrefois son enseigne en Allemagne, à présent vêtu d'un uniforme de lieutenant des Lanciers.

— Ah, fit-il. Oui, vous avez raison.

Les duels étaient interdits à Londres. Si la police arrêtait les invités de Lucinda dans son jardin, cela ferait un scandale. Son mari, sir Richard, ne serait pas ravi.

La foule se dispersait déjà, comme si la pluie l'avait rendue soluble. Les torches près de la porte avaient été éteintes. Hunter et un autre homme aidaient Nicholls à se relever. Grey frissonna sous la pluie de plus en plus drue. Dieu savait où il avait laissé sa veste et son manteau !

— Allons-y, dit-il.



Grey ouvrit les yeux.

— Tu disais, Tom ?

Son valet, Tom Byrd, venait d'émettre une toux de ramoneur à une trentaine de centimètres de son oreille. Constatant qu'il était parvenu à attirer l'attention de son employeur, il lui présenta le pot de chambre à bout de bras.

— Monsieur le duc est en bas, milord. Avec madame la duchesse.

Grey cligna des yeux vers la fenêtre qui se trouvait derrière Tom. Les rideaux ouverts laissaient voir un carré de ciel pluvieux.

— La duchesse ? Lady Pardloe ?

Que s'était-il passé ? Il ne pouvait être plus de neuf heures du matin. Sa belle-sœur ne lui rendait jamais visite avant

midi et ne sortait jamais nulle part avec son mari durant le jour.

— Non, milord. La petite duchesse.

— La petite... Ah, vous voulez dire ma filleule ?

Il se redressa et prit le pot des mains de Tom.

— Oui, milord. Monsieur le duc a dit qu'il voulait vous parler des « événements d'hier soir ».

Le valet se tourna vers la chemise et les culottes de Grey, négligemment jetées sur le dossier d'une chaise. Ils étaient couverts de taches d'herbe, de boue, de sang et de poudre. Il lança un regard lourd de reproches à son maître, qui fermait les yeux en essayant de se souvenir des « événements de la veille ».

Il ne se sentait pas très bien, mais... ce n'était pas la gueule de bois, car il n'avait pas été soûlé. Il n'avait pas mal à la tête, n'était pas barbouillé...

— Hier soir..., répéta-t-il.

La soirée était confuse dans son esprit, mais il s'en souvenait. L'anguille. Lucinda Joffrey. Caroline... En quoi tout cela concernait-il Hal ? Était-ce à cause du duel ? Pourquoi son frère se soucierait-il de cette calembredaine ? Le cas échéant, cela justifiait-il qu'il se présente à sa porte à l'aube avec sa fille de six mois ?

L'heure de sa visite était plus inhabituelle que la présence du nourrisson. Hal sortait souvent sa fille en usant du prétexte qu'elle avait besoin de prendre l'air. Son épouse l'accusait de vouloir exhiber sa progéniture, qui, il fallait le reconnaître, était très belle. Selon Grey, c'était plus simple que cela. Son frère – féroce, autocrate et dictatorial, colonel de son propre régiment, terreur de ses troupes autant que de ses ennemis – était amoureux de sa fillette. Son régiment serait affecté à une nouvelle base d'ici moins d'un mois, et Hal ne supportait pas d'être séparé d'elle.

Il retrouva donc le duc de Pardloe assis au petit salon, lady Dorothea Jacqueline Benedicta Grey dans ses bras, grignotant une biscotte que son père lui avait donnée. Son bonnet en soie mouillé, sa petite étole en lapin et deux lettres, l'une ouverte, l'autre cachetée, étaient posés sur le guéridon près du duc.

Ce dernier leva les yeux vers Grey.

— J'ai demandé que l'on prépare ton petit-déjeuner, déclara-t-il. Dis bonjour à oncle John, Dottie.

Il fit doucement tourner le bébé. Sans quitter sa biscotte des yeux, elle émit un léger roucoulement.

— Bonjour, ma puce, dit John.

Il déposa un baiser sur son crâne couvert d'un doux duvet blond légèrement humide.

— Tu as fait une jolie promenade avec papa sous une pluie battante ? lui demanda-t-il.

— Je t'ai apporté quelque chose, déclara Hal.

Il saisit la lettre ouverte et la lui tendit en arquant un sourcil. Grey lui adressa le même regard et lut.

— Quoi ?

Il releva les yeux vers son frère, la bouche ouverte.

— C'est exactement ce que j'ai dit quand elle a été déposée chez moi juste avant l'aube, convint Hal.

Il lui tendit l'autre lettre.

— Celle-ci t'est adressée. Elle est arrivée juste après l'aube.

Grey lâcha la première lettre comme si elle était en feu et décacheta précipitamment la seconde.

Oh John, pardonnez-moi. Je n'ai pas pu l'arrêter. Je suis mortifiée. J'ai essayé de lui expliquer, il n'a rien voulu entendre. Je m'enfuirais si je savais où aller. Je vous en prie, faites quelque chose !

Elle n'était pas signée. Ce n'était pas nécessaire, il avait reconnu l'écriture de l'honorable Caroline Woodford, bien

que griffonnée et frénétique. Il remarqua des taches sur l'encre. Des larmes ?

Il secoua vigoureusement la tête pour s'éclaircir les idées et reprit la première lettre. Adressée par Alfred, lord Enderby, à monsieur le duc de Pardloe, il s'agissait d'une demande formelle de réparation pour la souillure faite à l'honneur de sa sœur, l'honorable Caroline Woodford, par le frère de monsieur le duc, lord John Grey.

Le regard de Grey alla plusieurs fois d'une lettre à l'autre.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? marmonna-t-il.

— J'en déduis que tu as eu une soirée mouvementée, hier, déclara Hal.

Il grogna légèrement en se penchant pour ramasser la biscotte que Dottie avait laissée tomber.

— Non, ma chérie, tu n'en veux plus.

Elle n'était pas du tout de cet avis et protesta avec véhémence jusqu'à ce qu'oncle John la prenne dans ses bras et lui souffle dans l'oreille.

— « Mouvementée » ? Oui, plutôt. Cependant, je n'ai rien fait à Caroline Woodford, à part lui tenir la main pendant que j'étais électrocuté par une anguille, je le jure.

Il s'interrompt pour échanger des gazouillis avec Dottie, qui gloussa de plaisir. Quand il releva les yeux vers Hal, celui-ci l'observait d'un air perplexe.

— La réception de Lucinda Joffrey, précisa-t-il. Minnie et toi étiez sûrement invités, non ?

— Ah oui, en effet. Je n'ai pas pu y aller, ayant accepté une autre invitation. Minnie ne m'a pas parlé d'une anguille. Il paraît que tu t'es battu en duel à cause de cette fille ?

— Pardon ? Non, je n'ai pas... (Il s'interrompt et réfléchit un instant.) Quoi que, en y repensant... Nicholls, tu sais, ce porc qui a écrit une ode aux pieds de Minnie ? Il a embrassé Mlle Woodford contre son gré, alors je l'ai frappé. Comment es-tu au courant du duel ?

— Richard Tarleton. Il est passé à la salle de jeu de White, tard dans la nuit, et m'a raconté qu'il t'avait raccompagné chez toi.

— Dans ce cas, tu en sais autant que moi. Quoi, ma puce ? Tu veux retourner dans les bras de papa ?

Il rendit Dottie à son père et essaya une tache de bave sur l'épaule de sa veste.

— C'est sans doute ce à quoi Enderby fait allusion, déclara Hal. Il considère que tu as compromis la vertu de cette pauvre fille en défiant publiquement un autre homme en son nom et en te livrant à un duel scandaleux. Au fond, il n'a pas entièrement tort.

Dottie s'était mise à sucer les jointures de la main de son père en émettant de petits grognements. Hal fouilla dans sa poche et en sortit un anneau de dentition en argent qu'il lui offrit à la place de ses doigts. Il lança un regard de biais à son frère.

— Tu n'as pas l'intention d'épouser Caroline Woodford, n'est-ce pas ? C'est plus ou moins ce que réclame Enderby.

— Grand Dieu, non !

Caroline était une bonne amie. Elle était jolie, intelligente et toujours prête à l'accompagner dans de folles escapades, mais de là à l'épouser ? Lui ?

Hal hocha la tête.

— Une fille ravissante, mais tu finirais à Newgate ou Bedlam au bout d'un mois.

— Ou mort, ajouta Grey.

Il tira délicatement sur le bandage que Tom avait tenu à enrouler autour de ses mains.

— Au fait, reprit-il. As-tu des nouvelles de Nicholls ? Comment va-t-il ?

Hal se cala dans le fauteuil avec un soupir.

— Ah, fit-il. En fait... il est mort. J'ai reçu une lettre plutôt acerbe de son père t'accusant de meurtre. Elle est

arrivée pendant mon petit-déjeuner et je n'ai pas pensé à te l'apporter. Avais-tu vraiment l'intention de le tuer ?

Les jambes de Grey mollirent brusquement. Il se laissa tomber sur le canapé.

— Non, murmura-t-il, les lèvres raides. Juste ciel !

Hal sortit sa boîte à priser, en tira le flacon de sels qu'elle contenait et le tendit à son frère. Celui-ci l'accepta de bon gré. Bien qu'il ne fût pas sur le point de tourner de l'œil, l'assaut des vapeurs d'ammoniaque lui fournit une excuse pour ses yeux larmoyants et sa respiration saccadée.

— Juste ciel, répéta-t-il avant d'éternuer plusieurs fois. Je ne l'ai même pas visé, je t'assure, Hal. J'ai tiré en l'air. Enfin, c'était mon intention.

La lettre de lord Enderby était désormais plus logique, tout comme la présence de Hal. Ce qui n'était qu'un incident absurde qui aurait dû disparaître avec la rosée du matin était devenu – ou deviendrait, une fois que les commérages se répandraient – un véritable scandale, voire pire. Il pouvait effectivement être arrêté pour meurtre. Il sentit un gouffre s'ouvrir dans le tapis sous ses pieds, menaçant d'engloutir sa vie.

Hal lui tendit son mouchoir.

— Je sais, dit-il calmement. Parfois, la situation nous échappe. On fait des choses sans en avoir l'intention et on donnerait tout pour revenir en arrière.

Grey s'essuya le visage tout en observant discrètement son frère. Hal paraissait soudain plus âgé. Ses traits étaient tirés et ce n'était pas uniquement en raison de son inquiétude pour son frère cadet.

— Tu parles de Nathaniel Twelvetrees ? demanda-t-il.

D'ordinaire, il n'y aurait jamais fait allusion.

— Non, pas Twelvetrees. Dans ce cas, je n'ai pas eu le choix. En outre, j'avais bien l'intention de le tuer. Je parlais de ce qui a conduit à ce duel.

Il contempla la lettre sur la table et secoua la tête tout en caressant celle de Dottie.

— Je ne veux pas que tu commettes les mêmes erreurs que moi, John. « Qui se marie promptement s'en repent à loisir. »

Grey acquiesça. La première épouse de Hal avait été séduite par Nathaniel Twelvetrees. Cela dit, indépendamment des erreurs de Hal, il n'avait jamais eu l'intention de se marier et ne comptait pas changer d'avis à présent.

Hal tapota la tranche de la lettre contre la table d'un air songeur. Il lança un regard à John, soupira, puis glissa une main dans la poche intérieure de sa veste et en tira deux autres documents. L'un d'eux portait son sceau.

— Voici ta nouvelle commission, déclara-t-il en lui tendant les papiers. C'est en raison de Crefeld.

En voyant l'air perplexe de son frère, il ajouta :

— Tu as été promu lieutenant-colonel, tu l'as oublié ?

— Ah, euh... non, pas vraiment.

Il avait le vague sentiment d'en avoir déjà entendu parler, sans doute par Hal lui-même, peu après la bataille de Crefeld. Grièvement blessé, il n'avait eu cure d'une récompense militaire. Puis, plus tard...

Grey prit la commission et l'ouvrit en fronçant les sourcils.

— J'avais cru comprendre qu'il y avait eu un problème ? Qu'ils avaient changé d'avis ?

— Enfin, la mémoire te revient. Le général Wiedman te l'avait donnée après la bataille. La confirmation a été reportée en raison de l'enquête sur l'explosion du canon, puis de la... euh... de l'embrouille avec Adams.

— Ah.

Bien qu'encore ébranlé d'avoir appris la mort de Nicholls, le cerveau de Grey se remit à fonctionner à la mention d'Adams.

— Adams..., tu veux dire que c'est Twelvetrees qui empêchait ma nouvelle commission ?

Le colonel Reginald Twelvetrees, de l'artillerie royale, frère de Nathaniel et cousin de Bernard Adams, le traître qui attendait son jugement à la tour de Londres après avoir été démasqué par Grey l'automne précédent.

— Oui, répondit calmement Hal. Un de ces jours, je vais me le faire, ce vieux bâtard.

— Pas pour moi, j'espère ?

— Oh non. Ce sera un pur plaisir égoïste.

Grey sourit malgré lui, reposa la commission et lança un regard vers le quatrième document, toujours plié sur la table. Il paraissait être un courrier officiel et avait été décacheté.

— Une proposition de mariage, une dénonciation pour meurtre, une nouvelle commission..., énuméra-t-il. Et ça, c'est quoi, une facture de mon tailleur ?

Hal se pencha en avant pour la lui tendre en veillant à ne pas lâcher Dottie.

— Je ne comptais pas te la montrer, déclara-t-il. Toutefois, compte tenu des circonstances...

Il attendit en affichant un air neutre pendant que Grey lisait. La présence du major lord John Grey était souhaitée (ou exigée, selon la façon dont on l'interprétait) à la cour martiale du capitaine Charles Carruthers afin de servir de témoin de moralité à ce dernier. Au...

— Canada ! s'exclama Grey.

Son cri de surprise effraya Dottie, dont le petit minois se froissa. Elle parut sur le point de pleurer.

— Ce n'est rien, ma chérie, la rassura Hal en lui tapotant le dos. Tout va bien, ce n'est qu'oncle John qui fait l'idiot.

Grey agita la lettre sous le nez de son frère.

— Qu'a fait Carruthers pour se retrouver en cour martiale ? Et pourquoi diable suis-je convoqué comme témoin de moralité ?

— Échec à réprimer une mutinerie, répondit Hal. Quant à toi... c'est sans doute qu'il a réclamé ta présence. Un officier accusé a le droit de présenter ses propres témoins. L'ignoraient-ils ?

Grey l'avait probablement su d'une manière théorique. Il n'avait encore jamais assisté à une cour martiale. C'était une procédure peu courante et il ignorait comment elle se déroulait.

— Tu disais que tu n'avais pas l'intention de me la montrer ? demanda-t-il à son frère.

Hal haussa les épaules et souffla doucement sur le crâne de sa fille. Le duvet blond se souleva et se sépara tel un champ de blé dans le vent.

— Je n'en voyais pas la nécessité. Je comptais répondre que, en tant que ton commandant, j'avais besoin de toi ici. Je ne voyais pas l'intérêt de t'envoyer perdre ton temps dans des contrées sauvages à l'autre bout du monde. Cependant, compte tenu de ta propension à te mettre dans des situations délicates... Qu'as-tu ressenti ?

— Comment, qu'ai-je... Ah, tu veux parler de l'anguille ! Habitué aux sauts du coq à l'âne de son frère, Grey comprit rapidement.

— Ce fut... comment dire ?... électrisant.

Il se mit à rire en voyant l'œil torve de son frère. Dottie s'agita dans les bras de son père et tendit ses petites mains dodues vers son oncle.

— Non, sérieusement, reprit-il en la reprenant dans ses bras. Ce fut étonnant. Un peu comme quand tu te brises un os. Tu sais, cette décharge qui te parcourt d'un bout à l'autre avant que tu ressenties la douleur ? Un instant, ta vue se brouille et tu as l'impression qu'on t'a enfoncé un clou dans le ventre ? C'était pareil, en beaucoup plus puissant. J'en ai eu le souffle coupé, littéralement. Je crois bien que mon cœur s'est arrêté lui aussi. Le Dr Hunter

– l’anatomiste – m’a frappé sur le torse pour le faire repartir.

Hal l’écoutait attentivement et lui posa d’autres questions. Grey y répondit machinalement, l’esprit occupé par la dernière missive.

Charlie Carruthers. Ils avaient été jeunes officiers ensemble, quoique appartenant à des régiments différents. Ils avaient combattu côte à côte en Écosse et fait la tournée des tavernes londoniennes lors de leur permission suivante. Ils avaient eu... enfin, on ne pouvait pas vraiment parler d’une liaison. Cela avait été trois ou quatre brèves rencontres, des ébats fougueux d’un quart d’heure dans des recoins sombres qui pouvaient facilement être oubliés une fois le jour revenu, ou être mis sur le compte de l’ivresse sans qu’aucun des deux y refasse jamais allusion.

C’était au cours d’une période sombre, durant les années qui avaient suivi la mort d’Hector. Il avait alors cherché l’oubli partout où il pouvait et l’avait souvent trouvé, jusqu’à ce qu’il se remette peu à peu.

Il ne se serait probablement pas souvenu de Carruthers si ce dernier n’avait eu une particularité.

Carruthers était né avec une malformation intéressante : sa main droite, à l’aspect et au fonctionnement normaux, en cachait une autre, plus petite, qui sortait sous son poignet et se cachait sous la paume de la plus grande. *Le Dr Hunter aurait probablement donné une fortune pour l’avoir*, pensa Grey avec un haut-le-cœur.

La main naine n’avait que deux doigts courts et un petit pouce trapu. Carruthers pouvait les ouvrir et les fermer, mais pas sans actionner en même temps les doigts de la grande main. Le choc qu’avait ressenti Grey quand Carruthers avait saisi sa verge avec ses deux mains avait été presque aussi extraordinaire que celui de l’anguille électrique.

— Nicholls n'a pas encore été enterré, n'est-ce pas ? demanda-t-il soudain.

Hal le regarda, surpris.

— Sans doute pas, pourquoi ? Tu ne comptes pas assister à ses funérailles, j'espère ?

— Non, non. Je pensais juste au Dr Hunter. Il a... euh... une certaine réputation. Nicholls est parti avec lui après le duel.

— Quelle réputation ? s'impacienta Hal.

— Celle de voler des cadavres.

Il y eut un silence. Hal avait pâli.

— Tu ne crois tout de même pas... Non ! Mais comment peut-il... ?

— À ce que l'on me dit, la méthode habituelle consiste à remplacer le corps par une centaine de livres de pierres juste avant de clouer le couvercle de la bière.

Pendant qu'il parlait, Dottie essayait de lui enfoncer les doigts dans une narine.

— J'interrogerai Harry, déclara Hal après un bref silence. L'enterrement ne peut déjà avoir été organisé et si...

Les deux frères frissonnèrent en imaginant un parent éploré exigeant qu'on rouvre le cercueil au dernier moment.

— Peut-être vaut-il mieux ne pas s'en mêler, opina Grey.

Dottie avait cessé de s'intéresser à son nez et tripotait ses lèvres pendant qu'il parlait. Il l'écarta doucement et la rendit à Hal.

— Je ne vois pas en quoi Carruthers s'imagine que je pourrais lui être utile, mais soit, j'irai.

Il lança un regard à la lettre de lord Enderby et à celle, froissée, de Caroline, puis ajouta :

— Après tout, il y a pire que d'être scalpé par des Peaux-Rouges.

Hal acquiesça d'un air sombre.

— J'ai déjà pris ton billet. Tu embarques demain.

Il se leva et souleva Dottie.

— Allons-y, ma chérie. Embrasse oncle John, tu ne le reverras pas de sitôt.



Un mois plus tard, accompagné de Tom Byrd, Grey grimpa par-dessus le bastingage du *Harwood* et descendit dans l'une des chaloupes qui les conduiraient, eux et le bataillon de grenadiers de Louisbourg avec qui ils avaient voyagé, sur une grande île près de l'embouchure du Saint-Laurent.

Il n'avait jamais rien vu de tel. Le fleuve était immense, faisant un demi-mille de large. Ses eaux profondes formaient une étendue bleu nuit sous le soleil. De chaque côté se dressaient de hautes falaises et des collines onduleuses si densément boisées qu'on ne voyait presque pas la roche dessous. Il faisait chaud et le ciel immaculé était d'un bleu profond. Un bourdonnement sonore résonnait dans la végétation luxuriante – sans doute des insectes et des oiseaux –, accompagné d'un grondement d'eau, peut-être des torrents et des cascades. C'était comme si la nature chantonnait d'une voix que seul son sang pouvait entendre. À ses côtés, Tom frémissait d'excitation. Il roulait de grands yeux fascinés, ne voulant rien perdre.

Il se pencha soudain vers Grey.

— Sacrebleu ! C'est un Peau-Rouge, là-bas ?

— Je ne vois pas ce qu'il pourrait être d'autre.

L'homme en question se tenait sur la grève. Il n'était vêtu que d'un pagne et d'une couverture rayée jetée sur une épaule. Ses membres étaient enduits d'une sorte de graisse qui les faisait luire.

— J'aurais cru qu'ils seraient plus rouges, chuchota Tom, reflétant la pensée de Grey.

Nettement plus sombre que celle de Grey, sa peau était d'une jolie couleur brun clair, un peu comme des feuilles de chêne séchées. L'Indien semblait les trouver aussi intéressants qu'ils le trouvaient eux-mêmes. Il observait particulièrement Grey d'un air concentré.

— C'est à cause de vos cheveux, milord, lui glissa Tom à l'oreille. Je vous avais dit de porter une perruque.

— C'est absurde, Tom.

Néanmoins, il ressentit un picotement désagréable parcourir son cuir chevelu. Fier de sa chevelure blonde et épaisse, il portait rarement une perruque, préférant attacher et poudrer ses cheveux pour les occasions plus cérémonielles. Il n'y avait rien de cérémoniel dans cette occasion-ci. Disposant d'eau douce à bord, Tom avait insisté pour lui laver la tête ce matin, et ses cheveux, bien que secs depuis longtemps, retombaient librement sur ses épaules.

La coque racla le fond de galets. L'Indien laissa retomber sa couverture et vint aider les hommes à tirer l'embarcation sur la grève. Grey se retrouva à ses côtés, suffisamment proche pour sentir son odeur. Elle ne ressemblait à rien de ce qu'il avait connu jusqu'alors : un mélange de gibier (était-ce de la graisse d'ours, dont il s'était enduit ?), de senteur piquante d'herbes et de sueur, comme du cuivre fraîchement coupé.

Lorsqu'il s'écarta du bordage, l'Indien croisa son regard et sourit. Il enfouit les doigts dans l'épaisse chevelure de Grey et déclara, avec un fort accent français :

— Prends garde, l'Anglais. Ton scalp serait du plus bel effet accroché à la ceinture d'un Huron.

Quand les soldats s'esclaffèrent, l'Indien se tourna vers eux sans cesser de sourire.

— Les Abénaquis qui travaillent pour les Français ne sont pas regardants. Un scalp est un scalp, et les Français paient bien, quelle que soit la couleur des cheveux.

Il inclina cordialement la tête devant les grenadiers, qui avaient cessé de rire, et ajouta :

— Suivez-moi.



Il y avait déjà un petit camp établi sur l'île, un détachement d'infanterie commandé par un capitaine Woodford, dont le nom fit sourciller Grey. Dieu merci, il n'avait aucun lien de parenté avec lord Enderby.

Après le dîner, lorsqu'ils sortirent de la tente du capitaine, ce dernier lui tendit sa flasque de cognac et expliqua :

— Nous sommes relativement en sécurité de ce côté-ci de l'île. Les Indiens attaquent surtout l'autre côté. J'ai perdu quatre hommes la semaine dernière. Trois ont été tués et le quatrième, enlevé.

Grey écrasa sur son épaule l'un des innombrables moustiques qui étaient sortis à la brunante. Il n'avait pas revu l'Indien qui les avait conduits au camp, mais en avait aperçu plusieurs autres. La plupart restaient groupés autour de leur propre feu. Un ou deux autres, le regard clair et vigilant, étaient accroupis parmi les grenadiers de Louisbourg qui avaient fait la traversée avec Grey.

— Je vois que vous avez vos propres éclaireurs, observait-il, s'adressant à Woodford.

— En effet, répondit le capitaine. Ils sont fiables, pour la plupart.

Il laissa échapper un petit rire sans joie avant d'ajouter :

— Du moins, nous l'espérons.

Ils poursuivirent leur soirée avec une partie de cartes au cours de laquelle Grey échangea des potins de Londres contre des commérages sur la campagne en cours.

D'abord installé à Montmorency, à la lisière de Québec, le général Wolfe n'avait rencontré que des déceptions dans ses tentatives de prendre la citadelle et avait abandonné le

poste pour rassembler le gros de ses troupes quelques milles en amont. La forteresse jusque-là invaincue était perchée sur un cap aux falaises à pic d'où ses canons dominaient à la fois le fleuve et les plaines à l'ouest, contraignant les navires de guerre anglais à passer à ses pieds sous le couvert de la nuit, pas toujours avec succès.

— Wolfe doit ronger son frein maintenant que ses grenadiers sont arrivés, déclara Woodford. Il fait grand cas de ces gars-là depuis qu'il a combattu avec eux à Louisbourg. Il ouvrit sa malle de campagne et en sortit une boîte en métal remplie d'une graisse dégageant une forte odeur.

— Tenez, colonel, mettez ça avant d'être dévoré vivant. De la graisse d'ours avec de la menthe, expliqua-t-il. C'est une recette indienne. Ils s'en tartinent quand ils ne s'enduisent pas de boue.

Grey se servit généreusement. L'odeur n'était pas tout à fait la même que celle de l'éclaireur indien, mais elle était néanmoins très semblable et il ressentit un trouble étrange en l'appliquant sur sa peau. L'effet sur les insectes fut immédiat.

Il n'avait pas caché la raison de sa venue et interrogea ouvertement le capitaine sur Carruthers.

— Savez-vous où il est détenu ?

Woodford plissa le front et se servit une autre timbale de cognac.

— Nulle part, il est en liberté conditionnelle. Il est cantonné à Gareon, près du quartier général de Wolfe.

— Ah ?

Grey était légèrement surpris. Toutefois, Carruthers n'était pas accusé de mutinerie, uniquement d'avoir échoué à en réprimer une, un chef d'inculpation plutôt rare.

— Vous connaissez les détails de l'affaire ? demanda-t-il.

Woodford ouvrit la bouche, hésita, puis inspira profondément, fit non de la tête et but une autre gorgée de cognac.

Grey en déduisit que, probablement, tout le monde connaissait les détails de l'affaire et que celle-ci était louche. Peu important, Carruthers lui expliquerait en personne de quoi il retournait.

La conversation devint générale puis, au bout d'un temps, Grey prit congé. Les grenadiers n'avaient pas chômé. Une nouvelle petite ville de tentes avait surgi à la lisière du premier camp. Des odeurs appétissantes de viande rôtie et de thé flottaient dans l'air.

Tom avait monté leur tente sans doute quelque part dans cette masse. Grey n'était pas pressé de la trouver. Après des semaines de promiscuité à bord du navire, il savourait la solitude et le contact de la terre ferme sous ses pieds. Il contourna les rangées ordonnées de nouvelles tentes, marchant hors de la lueur des feux sans trop s'éloigner pour autant, par mesure de sécurité. La forêt se dressait à quelques mètres, ses troncs noirs se dessinant encore dans la pénombre.

Une lumière verte attira son regard. Elle flottait dans le noir et le ravit. Il y en eut une autre, puis une autre. Bientôt, elles furent des dizaines et l'air se remplit de lucioles, d'étincelles vertes qui clignotaient telles des chandelles lointaines sur le feuillage sombre. Il en avait déjà vu en Allemagne, mais jamais une telle quantité. Elles créaient une atmosphère magique, pure comme le clair de lune.

Il n'aurait su dire combien de temps il était resté à les observer, marchant lentement le long du camp. Puis il retourna enfin entre les tentes, la panse pleine, agréablement fatigué et sans aucune responsabilité immédiate. Il n'avait pas de troupes sous son commandement, pas de rapport à rédiger... rien à faire jusqu'à ce qu'il ait rejoint Gareon et Charlie Carruthers.

Avec un soupir d'aise, il se glissa sous le rabat de sa tente et se débarrassa de ses vêtements.

Il était à peine endormi qu'il fut réveillé en sursaut par des cris. Il se redressa brusquement. Tom, endormi dans son sac de couchage au pied du lit, bondit à quatre pattes telle une grenouille et se mit à fouiller frénétiquement dans la malle à la recherche d'un pistolet et de munitions.

Grey n'attendit pas. Il saisit la dague qu'il avait suspendue au piquet de la tente avant de se coucher et, écartant le rabat, regarda à l'extérieur. Des hommes couraient dans tous les sens, percutant les tentes, criant des ordres, appelant à l'aide. Une lueur rouge éclairait le ciel sous les nuages bas.

— Des brûlots ! cria quelqu'un.

Grey enfila ses chaussures et, se précipitant dehors, rejoignit le flot des hommes qui couraient vers la berge.

La silhouette noire du *Harwood* se dressait au milieu du fleuve. Lentement, une, deux, trois embarcations en feu descendaient le courant vers lui : un radeau chargé de débris arrosés d'huile et embrasés ; un petit voilier, son mât et sa voile incandescents illuminant la nuit ; un autre objet, encore trop éloigné pour être identifié, peut-être un canot indien rempli d'herbes et de feuilles sèches, s'approchait rapidement.

Il aperçut des mouvements sur le pont du navire, mais il se tenait trop loin pour distinguer les hommes. Il était trop tard pour lever l'ancre et hisser les voiles. Cependant, des chaloupes étaient descendues à l'eau, les marins comptant faire dévier les brûlots et les éloigner du *Harwood*.

Absorbé par la scène, il n'entendit pas tout de suite les bruits qui s'élevaient de l'autre côté du camp. Maintenant que tous les hommes sur la grève observaient les brûlots en silence, il devint rapidement clair qu'autre chose se tramait. Puis un long cri strident et onduleux transperça la nuit.

— Les Indiens, déclara l'homme à côté de Grey. Les Indiens !

Son exclamation se propagea dans les rangs et tous les hommes se mirent à courir vers le camp.

— Arrêtez ! Halte ! cria Grey.

Il tendit le bras et arrêta net d'un coup à la gorge un homme qui courait devant lui, le faisant tomber à la renverse. Il haussa la voix pour tenter d'endiguer la ruée.

— Toi ! Toi, toi et toi... venez avec moi !

L'homme qu'il avait fait tomber se redressa d'un bond, les yeux écarquillés.

— C'est peut-être un piège ! cria Grey. Restez ici ! Placez-vous en formation !

— En formation ! En formation !

Un petit homme en chemise de nuit répéta son ordre d'une voix de stentor. Il ramassa une branche morte et menaça ceux qui tentaient de le contourner pour rejoindre le camp.

Une lueur grandit en aval du fleuve, puis une autre derrière elle. D'autres brûlots. Les chaloupes étaient toutes à l'eau à présent. Si elles parvenaient à détourner les embarcations incendiées, le *Harwood* serait sauf. Grey craignait que l'attaque du camp soit une ruse pour attirer les hommes loin de la grève, laissant les marins seuls pour protéger le navire. En espérant ne pas être repérés pendant que tout le monde était occupé par les brûlots et l'attaque, les Français pouvaient envoyer une barge remplie d'explosifs ou un vaisseau d'abordage.

Le premier brûlot s'était échoué sur l'autre rive et se consumait sur la plage en formant un superbe brasier. Le petit homme à la voix remarquable (sans doute un sergent) était parvenu à rassembler un groupe de soldats qu'il présenta à Grey avec un salut militaire.

— Doivent-ils aller chercher leurs mousquets en rangs ordonnés, monsieur ?

— Oui. Accompagnez-les et faites vite, sergent... sergent ?

— Sergent Aloysius Cutter, monsieur, répondit le petit homme. Ravi de connaître enfin un officier qui a du plomb dans la cervelle.

— Merci, sergent. Ramenez tous les hommes que vous pourrez. Armés. Si possible, un fusilier ou deux.

Cette question réglée, Grey tourna à nouveau son attention vers le fleuve. Deux des chaloupes du *Harwood* étaient parvenues à éloigner un brûlot en le contournant et en remuant l'eau avec leurs rames. Il pouvait entendre les éclaboussures et les cris des marins.

— Milord ?

Grey fit un bond et manqua de se mordre la langue. Il s'apprêtait à réprimander Tom pour s'être aventuré dans ce chaos, mais se retint en le voyant accroupi à ses pieds, tenant quelque chose.

— Je vous ai apporté vos culottes, milord, dit le valet d'une voix tremblante. J'ai pensé que vous en auriez besoin, au cas où vous devriez vous battre.

— Bien pensé, Tom, dit Grey en se retenant de rire.

Il glissa les pieds dans le vêtement, le remonta puis glissa les pans de sa chemise sous la ceinture.

— Que se passe-t-il dans le camp ? demanda-t-il.

Il entendit Tom déglutir.

— Des Indiens, milord. Ils se sont rués entre les tentes en hurlant, en ont incendié quelques-unes. Je les ai vus tuer un homme et... le scalper. C'était affreux.

Il semblait sur le point de vomir.

Grey sentit les poils de ses bras et de sa nuque se hérissier. Les cris stridents avaient cessé et les bruits qui s'élevaient du camp avaient changé de nature. Ce n'était plus que les appels et les ordres des officiers, sergents et caporaux, rassemblant les hommes, comptant les blessés et évaluant les dégâts.

Tom – toujours parfait – avait aussi apporté le pistolet de Grey, sa cartouchière, une poche de poudre, ainsi que

sa veste et ses bas. Préférant lui épargner le long sentier qui menait au camp en longeant la forêt sombre, Grey lui ordonna de rester sur la grève en évitant de se mettre dans les pattes du sergent Cutter, qui revenait avec ses recrues armées.

— Tous présents, monsieur ! déclara ce dernier au garde-à-vous. À qui ai-je l'honneur de m'adresser, monsieur ?

— Je suis le lieutenant-colonel Grey. Postez vos hommes de manière à surveiller le *Harwood*, sergent. Soyez particulièrement vigilants au cas où un navire sombre descendrait le fleuve. Puis venez rapporter ce que vous savez au camp.

Cutter salua à nouveau et disparut en criant à ses hommes :

— Allons, allons, bande de gueux ! Au trot, au trot !

Tom poussa un cri étranglé. Grey fit volte-face et sortit sa dague par réflexe en apercevant une silhouette noire juste derrière lui.

— Ne me tue pas, l'Anglais, dit l'Indien qui les avait conduits au camp plus tôt. Le capitaine m'envoie te chercher.

Il paraissait légèrement amusé.

— Pourquoi ? demanda Grey.

Son cœur battait à tout rompre. Il n'aimait pas être pris par surprise et appréciait encore moins le fait que cet homme aurait facilement pu le tuer avant même qu'il ait détecté sa présence.

— Les Abénaquis ont brûlé ta tente. Le capitaine a cru qu'ils vous avaient traînés, toi et ton serviteur, dans la forêt.

Tom lâcha un juron particulièrement expressif et s'apprêtait à bondir vers la forêt quand Grey le retint d'une main sur le bras.

— Reste ici, Tom. Cela n'a pas d'importance.

— C'est vous qui le dites ! Pour vos sous-vêtements, passe encore, je pourrais peut-être vous en trouver d'autres. Mais le

portrait de votre cousine et de son petit qu'elle vous a confié pour le capitaine Stubbs ? Et votre beau chapeau bordé de dentelle dorée ?

Grey eut un instant de panique. Sa jeune cousine Olivia avait fait peindre une miniature la représentant avec son fils nouveau-né. Elle avait chargé Grey de la donner à son mari, le capitaine Malcolm Stubbs, qui se trouvait avec les troupes de Wolfe. Il palpa ses côtes et sentit avec soulagement la petite forme ovale dans la poche intérieure de sa veste.

— Tout va bien, Tom. Je l'ai. Quant à mon chapeau... nous nous en occuperons plus tard.

Il se tourna vers l'Indien.

— Comment vous appelez-vous, monsieur ?

— Manoke, répondit l'Indien, l'air toujours amusé.

— Voulez-vous bien raccompagner mon valet jusqu'au camp ?

Il venait d'apercevoir la silhouette petite et déterminée du sergent Cutter au bout du sentier et, faisant la sourde oreille aux protestations de Tom, il le poussa fermement vers l'Indien.



Les cinq brûlots dérivèrent ou furent éloignés du *Harwood*. Un navire qui aurait pu être, ou pas, un vaisseau d'abordage apparut bien en amont sur le fleuve. Les troupes improvisées de Grey, postées sur la berge, le firent fuir en tirant des salves dans sa direction, bien qu'elles soient trop loin pour l'atteindre.

Quoi qu'il en soit, le *Harwood* était hors de danger et le camp avait retrouvé un semblant de calme. Les hommes se tenaient sur leurs gardes. À son retour, peu avant l'aube, Grey s'était brièvement entretenu avec le capitaine Woodford et avait appris que l'attaque s'était soldée par la

mort de quatre soldats et la capture de deux autres. Trois des assaillants indiens avaient été tués et un quatrième, blessé. Woodford comptait l'interroger avant qu'il meure, tout en doutant de pouvoir lui soutirer le moindre renseignement utile.

— Ils ne parlent jamais, grommela-t-il en frottant ses yeux rougis par la fumée. Ils ferment les paupières et fredonnent leur maudit chant de mort. On peut leur faire ce qu'on veut, ils continuent de chanter.

Alors que, rompu de fatigue, Grey rampait dans sa tente d'emprunt au lever du jour, il lui sembla entendre le prisonnier. Une lamentation lointaine et aiguë s'élevait et retombait tel le bruissement du vent dans les arbres. Elle continua un moment puis cessa brusquement, pour reprendre, vague et irrégulière, tandis qu'il flottait à la lisière du sommeil.

Que disait cet homme ? Le fait que personne autour de lui ne le comprenne était-il important ? Peut-être que l'éclaireur Manoke était avec lui. Peut-être que lui le comprenait.

Tom lui avait dégoté une petite tente au bout d'une rangée. Sans doute avait-il délogé un subalterne. Grey était trop épuisé pour s'en offusquer. Il y avait à peine assez de place pour un sac de couchage à même le sol et une caisse faisant office de table sur laquelle était posé un bougeoir. Au moins, c'était un abri. Il avait commencé à bruiner lorsqu'il remontait le sentier vers le camp et, à présent, la pluie clapotait sur le toit de toile en faisant s'élever une douce odeur de moisi. Son bruit couvrait le chant de mort, s'il persistait.

Grey se retourna une fois en faisant craquer la bourre de foin de son sac de couchage et s'endormit aussitôt.



Il se réveilla en sursaut, nez à nez avec un Indien. Il eut un mouvement de panique qui, au lieu de se traduire par un couteau sur sa gorge, provoqua un petit rire de l'homme couché sur lui, qui s'écarta légèrement. Grey parvint à transpercer le brouillard de sommeil qui l'enveloppait juste à temps pour éviter de blesser sérieusement l'éclaireur Manoke.

— Quoi ? marmonna-t-il en se frottant les yeux. Que se passe-t-il ?

Et qu'est-ce que tu fiches dans mon lit ?

Pour toute réponse, l'Indien glissa une main sur sa nuque, l'attira à lui et l'embrassa. Sa langue glissa sur sa lèvre inférieure avant de darder dans sa bouche tel un lézard. Puis elle disparut.

L'Indien aussi.

Grey roula sur le côté en clignant des yeux. Un rêve. Il pleuvait toujours, plus dru à présent. Il inspira profondément. Il sentit de la graisse d'ours et de la menthe. Naturellement, l'odeur venait de sa propre peau. Percevait-il également une note métallique ? Dehors, le jour s'était levé. Il entendit le tambour passer entre les tentes pour réveiller les hommes, le cliquetis de ses baguettes se mêlant au clapotis de la pluie, aux cris des caporaux et des sergents. Il n'avait pas dû dormir plus d'une demi-heure.

— Qu'on me laisse tranquille, maugréa-t-il.

Il rabattit sa veste sur sa tête et se rendormit.



Le *Harwood* remonta lentement le fleuve, les hommes surveillant attentivement les alentours au cas où il y aurait des maraudeurs français. Il y eut quelques alertes, y compris une nouvelle attaque d'Indiens hostiles alors qu'ils campaient sur la berge. Celle-ci eut une issue plus favorable, avec quatre maraudeurs tués et un cuisinier légèrement

blessé. Ils furent contraints d'attendre une nuit nuageuse pour passer discrètement sous la forteresse de Québec. Ils furent néanmoins repérés. Un ou deux canons tirèrent dans leur direction, mais sans les atteindre. Enfin, ils parvinrent dans le port de Gareon, où le général Wolfe avait installé ses troupes.

La ville était presque engloutie par le camp militaire qui l'entourait, les arpents de tentes s'étendant jusqu'au fleuve. Une petite mission catholique perchée sur une colline dominait la ville, sa croix minuscule à peine visible au sommet. Les habitants français, avec l'indifférence politique des commerçants de partout dans le monde, avaient accepté l'arrivée des forces d'occupation avec un pragmatisme tout gaulois et s'étaient empressés d'augmenter leurs prix.

Le général était absent. Grey apprit qu'il était parti batailler à l'intérieur des terres et serait de retour avant la fin du mois. Un lieutenant-colonel sans mission ni affiliation régimentaire était une nuisance plus qu'autre chose. On lui trouva un logement décent, puis on lui demanda poliment de se faire oublier. N'ayant pas de devoirs à accomplir dans l'immédiat, Grey prit la situation avec le même pragmatisme et se mit en quête de Carruthers.

Il ne fut pas difficile à trouver. Le patron de la première taverne où Grey entra lui indiqua aussitôt l'adresse de Carruthers, une chambre chez une veuve nommée Lambert, près de l'église de la mission. Grey se demanda s'il aurait obtenu le même renseignement aussi facilement dans n'importe quelle autre taverne. À l'époque où ils se fréquentaient, Carruthers aimait la bouteille. À en juger par l'expression cordiale du tavernier quand Grey mentionna son nom, c'était toujours le cas.

La veuve, une jeune et très séduisante femme châtaine, dévisagea l'officier anglais sur son seuil avec une profonde méfiance. Lorsque Grey expliqua qu'il était un vieil ami du

capitaine Carruthers, ses traits se détendirent et elle ouvrit grand sa porte.

— Tant mieux, dit-elle. Il a bien besoin d'amis.

Il grimpa un escalier étroit qui le mena devant la porte d'une chambre, sous les combles. L'air s'était réchauffé et, si la température était agréable à cette heure de la journée, la chaleur devait être étouffante vers le milieu de l'après-midi. Il toqua et ressentit une pointe d'émotion en reconnaissant la voix de Carruthers, qui lui disait d'entrer.

Carruthers était assis en chemise devant une petite table bancale, un encrier à un coude, une chope de bière à l'autre. Il était en train d'écrire. Il releva la tête d'un air neutre, puis, reconnaissant Grey, la joie illumina son visage. Il se leva d'un bond, manquant de renverser la table.

— John !

Avant qu'il ait pu lui tendre la main, Grey se retrouva dans ses bras. Il lui retourna chaleureusement son étreinte. Les souvenirs déferlaient en lui, alimentés par l'odeur de la chevelure de son ancien camarade et la sensation du chaume de ses joues mal rasées contre sa peau. Il remarqua sa maigreur, ses os saillants à travers ses vêtements.

— Je ne pensais pas que tu viendrais, répéta Carruthers pour la quatrième fois.

Il le lâcha et, s'écartant en souriant, essuya ses yeux brillants de larmes avec le dos de sa main.

— Tu peux en remercier une anguille électrique, répondit Grey, qui souriait lui aussi.

— Pardon ?

— C'est une longue histoire, je te la raconterai plus tard. Pour le moment, dis-moi plutôt dans quel pétrin tu t'es fourré, Charlie.

Les traits de Carruthers se rembrunirent.

— Ça aussi, c'est une longue histoire. Attends-moi ici, je vais envoyer Martine nous chercher un peu de bière.

Il lui indiqua l'unique tabouret de la pièce et sortit avant que Grey ait pu le retenir. Ce dernier s'assit délicatement, de peur de briser le siège fragile. La chambre était modestement meublée : outre le tabouret et la table, il n'y avait qu'un petit lit étroit, un pot de chambre, une vieille table de toilette avec une bassine en faïence et une aiguière. Bien que l'ensemble soit impeccablement propre, il flottait dans l'air une vague odeur douceâtre. Grey identifia rapidement sa source : un flacon bouché posé derrière la bassine.

Il n'avait pas eu besoin de le voir pour reconnaître les émanations de laudanum ; un seul regard aux traits émaciés de Carruthers lui en avait assez dit. Les lettres qu'il était en train d'écrire semblaient être des notes préparatoires pour la cour martiale. La première était le récit d'une expédition entreprise par ses troupes sur l'ordre du major Gerald Siverly.

Nos ordres étaient de marcher sur un village appelé Beaulieu, où nous devions piller, incendier les maisons et éparpiller le bétail. Ce que nous fîmes. Plusieurs villageois armés de faux et d'autres outils tentèrent de résister. Deux d'entre eux furent abattus, les autres prirent la fuite. Nous revînmes avec deux carrioles chargées de farine, de fromages, d'ustensiles domestiques, ainsi qu'avec trois vaches et deux bonnes mules.

Grey ne lut pas plus loin, car la porte s'ouvrit. Carruthers entra, s'assit sur le lit et indiqua les papiers d'un signe de tête.

— J'ai jugé préférable de tout coucher sur le papier au cas où je ne vivrais pas assez longtemps pour assister à mon jugement, expliqua-t-il sur un ton badin.

En voyant l'expression de Grey, il ajouta :

— Ne fais pas cette tête, John. J'ai toujours su que je ne ferais pas de vieux os. (Il tourna sa main droite vers le ciel en laissant retomber sa longue manchette.) Ce n'est pas ma seule bizarrerie. (Il se tapota le torse de la main gauche.) Plus d'un médecin m'a dit que je souffrais d'une grave malformation du cœur.

Il esquissa un sourire soudain et charmant dont Grey se souvenait bien.

— J'ignore si j'en ai deux ou la moitié d'un, reprit-il. Autrefois, il m'arrivait de m'évanouir de temps à autre. Cela a empiré. Parfois, mon cœur s'arrête. Tout devient noir et je ne peux plus respirer. Jusqu'à présent, il est toujours reparti. Un de ces jours, ce ne sera plus le cas.

Grey fixait les deux mains droites de Carruthers, la plus petite nichée dans la grande comme s'il tenait une étrange fleur dans sa paume. Les deux mains s'ouvrirent lentement, les doigts remuant dans une synchronie étrangement belle.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, demanda-t-il doucement.

L'échec à réprimer une mutinerie était une accusation difficile à prouver et donc rarement jugée, à moins que d'autres facteurs entrent en jeu. Dans le cas présent, Grey ne doutait pas qu'il y en avait.

Carruthers prit les papiers sur ses genoux.

— Tu connais Siverly ?

— Non, mais je devine que c'est un sale type. Quel genre ?

— Le genre corrompu.

Carruthers remit de l'ordre dans les papiers et les rangea en pile.

— Ce que tu as lu, ce n'est pas une idée de Siverly. Ce sont les directives du général Wolfe. J'ignore si son plan est de couper l'approvisionnement de la forteresse pour les affamer ou de faire pression sur Montcalm afin qu'il envoie

des troupes défendre la campagne, où Wolfe pourra plus aisément les vaincre. Peut-être les deux. Toujours est-il qu'il cherche à terroriser les colonies des deux côtés du fleuve. Nous avons donc agi sous les ordres du général. Tu te souviens des Highlands ?

— Tu sais bien que oui.

Tous ceux qui avaient participé à la campagne de répression de Cumberland, dans les Highlands, ne l'oublieraient jamais. Il avait vu de nombreux villages subir le triste sort de Beaulieu.

Carruthers prit une profonde inspiration.

— Le problème est que Siverly s'est approprié le butin que nous avons rapporté de la campagne sous prétexte de le vendre afin de répartir les bénéfices équitablement entre les troupes.

— Pour qui se prend-il, pour un amiral ?

C'était contraire aux usages de l'armée. Normalement, tout soldat avait le droit de conserver le fruit de son pillage. La marine avait son propre système de redistribution des prises. Toutefois, la marine était la marine ; les équipages fonctionnaient davantage comme des entités isolées, ce qui n'était pas le cas des compagnies de l'armée. Des tribunaux maritimes s'occupaient de la vente des navires saisis à l'ennemi.

Carruthers se mit à rire.

— Son frère est commodore. C'est peut-être lui qui lui en a soufflé l'idée. Quoi qu'il en soit, il n'a jamais redistribué les fonds. Pire, il a commencé à retenir les paies, les versant toujours plus en retard, les confisquant pour des délits mineurs, prétendant que le coffre des soldes n'avait pas été livré alors que plusieurs hommes l'avaient vu de leurs propres yeux être déchargé de la voiture. Tant que les soldats étaient nourris et vêtus convenablement, cela passait encore. Puis il a été trop loin.

Siverly avait commencé à voler l'intendance, détournant des quantités de provisions et les vendant pour son compte.

— J'avais des soupçons, mais aucune preuve, poursuivit Carruthers. Je le tenais à l'œil et il le savait, si bien que, pendant un temps, il s'est tenu à carreau. Toutefois, il n'a pas pu résister aux fusils.

Un chargement d'une douzaine de nouveaux fusils, bien supérieurs aux mousquets Brown Bess ordinaires et très rares dans l'armée.

— Je pense qu'ils nous ont été envoyés par erreur. Il n'y a pas de fusiliers parmi nous et nous n'en avons pas vraiment besoin. C'est sans doute la raison pour laquelle Siverly a cru qu'on ne se rendrait compte de rien.

Il se trompait. Deux des soldats qui avaient déchargé la caisse furent intrigués par son poids et l'ouvrirent. Le bruit s'était vite répandu, et à la première surprise succéda la consternation quand, au lieu des fusils flambant neufs, de vieux mousquets considérablement usés furent distribués peu après. La grogne grimpa en flèche.

Carruthers soupira.

— Un soir, les hommes sifflèrent un fût de rhum qu'on avait confisqué dans une taverne de la pointe Lévy. Ils burent toute la nuit. C'était en janvier. Et ici, les nuits sont sacrément longues en janvier. Ils ont décidé de retrouver les fusils, ce qu'ils ont fait, sous le plancher des appartements de Siverly.

— Et où était Siverly ? demanda Grey.

— Chez lui, répondit Carruthers, un léger sourire aux lèvres. Je crains qu'il n'ait été un peu malmené. Il est parvenu à s'enfuir par une fenêtre et à marcher jusqu'à la garnison suivante. Elle se trouve à une vingtaine de milles. Les engelures lui ont coûté quelques orteils, mais il a survécu.

— Dommage.

— Je ne te le fais pas dire.

— Qu'est-il arrivé aux mutins ?

— La plupart ont déserté. Deux ont été rattrapés et pendus rapidement. Trois autres sont réapparus un peu plus tard. Ils sont actuellement en prison.

— Et toi ?

— J'étais l'adjutant de Siverly. Je n'étais pas au courant de la mutinerie – l'une des enseignes a couru me chercher quand les hommes se sont dirigés vers les quartiers de Siverly –, mais je suis arrivé avant la fin.

— Compte tenu des circonstances, tu ne pouvais pas faire grand-chose.

— Je n'ai même pas essayé.

— Je vois.

— Vraiment ? En es-tu sûr ? dit Carruthers, avec un petit sourire.

— Absolument. Je parie que Siverly est encore dans l'armée et détient un commandement... Oui, naturellement. Il aurait pu être furieux au point de vous accuser de non-répression de mutinerie, mais tu sais aussi bien que moi que, dans des circonstances normales, ce chef d'inculpation contre toi aurait été abandonné dès les faits divulgués. C'est toi qui as insisté pour passer en cour martiale, n'est-ce pas ? Afin de rendre public tout ce que tu sais.

Compte tenu de son état de santé, le risque d'un long emprisonnement, s'il était déclaré coupable, ne semblait pas inquiéter Carruthers. Son sourire s'élargit.

— Je savais bien que tu étais l'homme qu'il me fallait !

— J'en suis flatté, mais pourquoi moi ?

Carruthers reposa ses papiers et se balançait doucement sur le lit en se tenant un genou. Il avait retrouvé son air grave et ses yeux gris étaient plongés dans ceux de Grey.

— Pourquoi toi ? Parce que tu sais ce que nous faisons. Notre métier est le chaos, la mort, la destruction. Tu sais aussi pourquoi nous le faisons.

— Ah oui ? Aie donc la bonté de m'éclairer, car je me pose toujours la question.

Une lueur amusée dans le regard, Carruthers expliqua néanmoins sérieusement :

— Quelqu'un doit maintenir l'ordre, John. Les soldats combattent pour toutes sortes de raisons, la plupart abjectes. Notre monde est chaos, mort et destruction, mais des gens comme toi, comme ton frère, ne l'acceptent pas. S'il y a de l'ordre et de la paix, c'est grâce aux rares personnes telles que toi.

Grey sentit qu'il devait dire quelque chose, sans trouver de réponse. Il remarqua que la chevelure de Carruthers était striée de brins gris, alors qu'ils avaient le même âge. Carruthers se leva, s'approcha de lui, posa sa main gauche sur son épaule et l'autre sur sa joue.

— Que dit la Bible ? déclara-t-il doucement. « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » J'ai faim, John, et tu as soif. Tu ne me laisseras pas tomber.

Les doigts secrets de Charlie remuèrent contre sa peau, telle une imploration, une caresse.



L'usage de l'armée veut qu'une cour martiale soit présidée par un officier supérieur assisté d'autant d'officiers qu'il jugera nécessaires pour son conseil, ces derniers étant généralement quatre, éventuellement plus nombreux, rarement moins de trois. L'accusé aura le droit de citer des témoins pour sa défense. Le conseil les interrogera, ainsi que toute personne qu'il souhaitera entendre, et déterminera ainsi les circonstances de la faute et, en cas de condamnation, imposera sa sentence.

Cette description plutôt vague était l'unique directive écrite concernant le déroulement d'une cour martiale, ou

du moins c'était tout ce que Hal avait pu trouver durant la brève période qui avait précédé son départ. Il n'y avait aucune loi formelle régissant ce type de tribunal, ce dernier ne suivant pas les lois du pays. En somme, l'armée était une loi en elle-même. *Comme toujours*, pensa Grey.

Tout compte fait, cela lui laissait une marge de manœuvre assez ample pour accomplir ce que lui demandait Carruthers, ou pas, selon les personnalités et les alliances professionnelles des officiers qui composeraient le conseil. Il lui revenait donc de découvrir qui étaient ces hommes le plus rapidement possible.

En attendant, il avait une autre mission à accomplir.

Tout en fouillant dans sa malle, il demanda :

— Tom, as-tu trouvé où était cantonné le capitaine Stubbs ?

— Oui, milord. Je vous le dirai quand vous aurez cessé de mettre votre linge sens dessus dessous.

Tom lui lança un regard de reproche et le poussa de côté.

— Que cherchez-vous au juste ?

— La miniature de ma cousine et de son enfant.

Grey recula pour laisser son valet se pencher au-dessus du coffre et remettre de l'ordre dans ses chemises froissées. Le coffre lui-même était roussi aux entournures. Pour le plus grand soulagement de Tom, les soldats étaient parvenus à l'extirper de la tente à temps et à sauver la garde-robe de Grey.

Tom sortit le petit paquet ovale et le tendit à son maître.

— La voici, milord. Transmettez mes respects au capitaine Stubbs. Il sera sûrement ravi de recevoir ce portrait. Le petit lui ressemble, vous ne trouvez pas ?

Même avec les instructions de Tom, Grey mit un certain temps à trouver le logement de Stubbs. L'adresse, si on pouvait l'appeler ainsi, se trouvait dans la partie la plus pauvre de la ville, quelque part au fond d'une ruelle boueuse qui se terminait brusquement dans le fleuve. Grey

était surpris. Stubbs était un homme sociable et un officier consciencieux. Pourquoi ne l'avait-on pas logé dans une auberge ou dans une bonne maison particulière près de ses troupes ?

Le temps de trouver la ruelle en question, un malaise s'était insinué en lui. Il s'accrut tandis qu'il s'avancait entre des cabanes délabrées et des groupes de gamins crasseux et polyglottes qui interrompaient leurs jeux en voyant le nouveau venu. Ils le suivirent en échangeant des hypothèses inintelligibles sur son compte, puis le dévisagèrent, les yeux écarquillés et la bouche ouverte, lorsqu'il tenta de les interroger sur le capitaine Stubbs, leur montrant son uniforme, puis les alentours.

Il parvint au fond de la ruelle, ses bottes couvertes de boue, de crottin et d'une épaisse couche des feuilles qui tombaient paresseusement des arbres géants, avant de rencontrer enfin quelqu'un capable de lui répondre. C'était un vieil Indien drapé dans une couverture à rayures, pêchant paisiblement, assis sur un rocher. Il parlait un mélange de trois ou quatre langues dont Grey n'en comprenait que deux.

Il pointa le pouce vers la ruelle et compta :

— *Un, deux, trois*¹, derrière.

Il poursuivit avec une phrase dans une langue autochtone. Grey crut comprendre qu'il parlait d'une femme, sans doute la logeuse de Stubbs. Une référence au « *bon capitaine* » renforça cette impression. Grey le remercia en français et en anglais, puis revint sur ses pas jusqu'à la troisième maison de la ruelle, toujours suivi par la meute de gamins curieux.

Il cogna à la porte. Personne ne répondit. Il contourna la maison, les enfants sur les talons, et découvrit derrière une petite hutte dont la cheminée en pierre grise crachait de la fumée.

1. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

La journée était splendide, avec un ciel couleur saphir et un air chargé d'odeurs de la fin d'été. La porte de la cabane était entrebâillée. Plutôt que de la pousser, il sortit sa dague de sa ceinture et toqua avec le manche, soulevant un murmure admiratif de la part de son public. Il se retint de se retourner et de saluer.

Il entendit des pas à l'intérieur, puis la porte s'ouvrit brusquement, révélant une jeune Indienne aux traits rayonnants de joie.

Surpris, il cligna des yeux et, dans la fraction de seconde suivante, toute joie disparut du visage de la femme. Elle s'accrocha au chambranle de la porte et porta une main à son cœur.

— *Batinse !* s'exclama-t-elle. Qu'est-il arrivé ?

— Rien, s'empressa-t-il de répondre dans la même langue. N'ayez aucune crainte, madame. Le capitaine Stubbs habite-t-il ici ?

Ses yeux immenses se révoltèrent et il l'attrapa par le bras de crainte qu'elle ne s'effondre à ses pieds. Le plus grand des gamins derrière lui se précipita pour l'aider. Grey glissa un bras autour de la taille de la jeune femme et, la traînant et la portant à moitié, l'entraîna à l'intérieur de la maison.

Les autres enfants le prirent pour une invitation et s'engouffrèrent derrière eux dans un brouhaha de compassion. Il déposa la jeune femme sur le lit. Une petite fille vêtue d'une simple culotte retenue par une ficelle autour de sa taille maigrelette se pressa à ses côtés et murmura quelque chose à la femme. Ne recevant aucune réponse, elle tourna les talons et sortit en courant.

Grey hésita, ne sachant pas quoi faire. La femme respirait. Elle était pâle et ses paupières palpitaient.

— Voulez-vous un peu d'eau ? demanda-t-il.

Il regarda autour de lui et aperçut un seau d'eau près de l'âtre avant que son attention soit attirée par un porte-bébé

posé près de la cheminée. Il contenait un nourrisson emmailloté qui l'observait d'un air curieux.

Naturellement, il avait compris. Il s'agenouilla devant l'enfant et agita un index sous son nez. Il avait de grands yeux noirs comme sa mère, avec un teint plus pâle. En revanche, ses cheveux n'étaient pas épais, lisses et noirs. Couleur cannelle, ils nimbaient sa tête des mêmes boucles folles que Malcolm Stubbs plaquait sur son crâne et cachait sous sa perruque.

— Qu'est-il arrivé au *capitaine* ? demanda une voix péremptoire derrière lui.

Il pivota et, découvrant une femme imposante derrière lui, se redressa et esquissa une courbette.

— Absolument rien, madame, répondit-il. (*Du moins, pas encore.*) Je cherche simplement le capitaine Stubbs pour lui remettre un message.

— Ah.

La femme, une Française, bien qu'étant manifestement la mère ou la tante de la jeune métisse, se détendit légèrement et adopta une posture moins menaçante.

— C'est urgent, ce message ?

À la manière dont elle le regardait, Grey devina qu'elle n'avait pas l'habitude de voir d'autres officiers anglais que Stubbs dans les parages. Ce dernier avait probablement un logis dans une autre partie de la ville, d'où il traitait les affaires de son régiment. Il comprenait maintenant pourquoi elles avaient cru qu'il venait annoncer que Stubbs était mort ou blessé. (*Ce ne saurait tarder*, pensa-t-il cyniquement.)

— Non, répondit-il en sentant le poids de la miniature dans sa poche. Important, mais pas urgent.

Là-dessus, il sortit. Cette fois, les enfants ne le suivirent pas.



D'ordinaire, il n'était pas sorcier de retrouver la trace d'un soldat particulier. Cependant, Stubbs semblait s'être volatilisé. Tout le long de la semaine, Grey ratissa le quartier général, le camp et le village. Pas la moindre trace de son misérable cousin par alliance. Plus étrange encore, il ne semblait avoir manqué à personne. Les membres de sa compagnie se contentèrent de hausser les épaules avec indifférence, et son officier supérieur était parti en amont du fleuve inspecter plusieurs avant-postes. Frustré, Grey s'assit au bord de l'eau pour réfléchir.

Il voyait deux explications logiques... non, trois. La première : Stubbs avait appris l'arrivée de Grey, avait deviné qu'il découvrirait le pot aux roses, avait paniqué et déserté. La deuxième : il s'était bagarré dans une taverne ou une ruelle, avait été tué et se décomposait à présent sous une couche de feuilles mortes dans la forêt. La troisième : il avait été envoyé quelque part faire quelque chose, discrètement.

La première option paraissait douteuse. Stubbs n'était pas du genre à paniquer facilement. S'il avait appris la venue de Grey, sa première réaction aurait été de venir le trouver pour l'empêcher de fouiner ici et là dans le village et de découvrir la vérité.

Il écarta également la deuxième option. Si Stubbs avait été tué, délibérément ou accidentellement, l'alerte aurait été donnée. L'armée savait en général où se trouvaient ses soldats et, s'ils n'étaient pas à leur poste, des mesures appropriées étaient prises. Il en allait de même pour les désertions.

Restait donc la troisième possibilité. Puisque Stubbs avait disparu et que personne ne le cherchait, c'était probablement que l'armée l'avait envoyé ailleurs. Compte tenu de la position de Wolfe et de son obsession actuelle, cela signifiait certainement que Malcolm Stubbs était parti en aval du fleuve chercher des moyens d'attaquer

la forteresse de Québec. Satisfait de ses déductions, Grey soupira d'aise. Par conséquent, à moins qu'il ne soit capturé par des Français, scalpé ou enlevé par des Indiens hostiles, ou dévoré par un ours, Stubbs finirait par réapparaître. Il suffisait d'attendre.

Il s'adossa à un arbre et contempla plusieurs canots qui descendaient lentement le fleuve en longeant la berge. Le ciel était chargé et l'air, plus léger sur sa peau, apportait un changement bienvenu après la chaleur de la veille. Le garde-chasse de son père lui avait dit un jour que les nuages étaient bons pour la pêche. Il se demanda pourquoi. Les poissons, aveuglés par le soleil, préféraient-ils se cacher dans les profondes vaseuses et ne remonter à la surface que lorsque la lumière était moins forte ?

Il songea aux anguilles électriques. Scuffield lui avait expliqué qu'elles vivaient dans les eaux chargées de limon de l'Amazone. La créature avait des yeux minuscules et son propriétaire avait affirmé qu'elle utilisait ses impulsions électriques pour repérer et électrocuter ses proies.

Il n'aurait su dire ce qui le fit relever la tête à ce moment précis. Un canot faisait du surplage dans l'eau peu profonde quelques mètres devant lui. L'Indien à bord lui adressa un sourire radieux.

— Hé, l'Anglais ! appela-t-il. Tu viens pêcher avec moi ?

Grey sentit une petite décharge le parcourir. Manoke le regardait dans les yeux. Le souvenir du contact de ses lèvres et de sa langue remonta à la surface, ainsi que celui de son odeur cuivrée. Son pouls s'accéléra. Allait-il oser partir avec un Indien qu'il connaissait à peine ? Ce pouvait être un piège. Il pouvait finir scalpé, voire pire. Toutefois, les anguilles électriques n'étaient pas les seules à avoir un sixième sens.

— D'accord ! cria-t-il. Je vous rejoins sur la berge !



Deux semaines plus tard, Grey débarqua du canot de Manoke, plus mince, hâlé, joyeux et toujours en possession de sa chevelure. Tom Byrd devait être dans tous ses états. Grey lui avait laissé un message lui expliquant avec qui il partait, sans lui donner de date de retour. Le malheureux devait s'imaginer qu'il avait été capturé et réduit en esclavage, ou scalpé, son cuir chevelu vendu aux Français.

En réalité, ils s'étaient lentement laissés glisser sur l'eau, s'arrêtant pour pêcher quand l'envie leur prenait, campant sur des bancs de sable et des îlots, dînant paisiblement de poissons fumés sous les chênes et les aulnes. Ils avaient parfois croisé d'autres embarcations, non seulement des canots, mais également de nombreux bricks et des malles français remontant le fleuve, ainsi que deux vaisseaux de guerre anglais aux voiles gonflées, les cris lointains des marins aussi étrangers à ses oreilles que la langue des Iroquois.

Le premier soir, après leur dîner, dans le crépuscule de la fin de l'été, Manoke s'était essuyé les doigts, s'était levé, puis avait dénoué son pagne et l'avait laissé tomber. Il avait attendu en souriant pendant que Grey se débarrassait fébrilement de sa chemise et de ses culottes.

Ils avaient nagé dans le fleuve avant leur repas. L'Indien était propre, sa peau n'étant plus enduite de graisse. Pourtant, il avait toujours un goût sauvage de gibier. Grey se demanda si cela tenait de sa race ou uniquement de son régime alimentaire.

— Quel goût ai-je ? demanda-t-il par curiosité.

Manoke interrompit brièvement sa tâche pour marmonner quelque chose qui ressemblait à « sexe », mais ce pouvait être également l'expression d'un léger dégoût, aussi Grey n'insista-t-il pas. Et puis, s'il avait eu un goût de bœuf, de biscuit ou de pâte à crêpes, l'Indien les aurait-il seulement reconnus ? Tenait-il à le savoir ? Il décida que

non et savoura le reste de la soirée en se passant de conversation.

Il se gratta le creux des reins, là où sa ceinture frottait toujours, incommodé par les piqûres de moustiques et sa peau qui pelait, après un coup de soleil. Il avait adopté la tenue indigène, indubitablement plus pratique et légère, jusqu'à ce qu'il se brûle les fesses en restant trop longtemps endormi au soleil, un après-midi. Après quoi, il avait remis ses culottes, lassé d'entendre les plaisanteries sur son derrière rouge vif.

Habité par des pensées décousues et plaisantes, ce ne fut qu'une fois au cœur de la ville qu'il remarqua que le nombre de soldats avait considérablement augmenté depuis son départ. Des tambours arpentaient les rues boueuses, appelant les hommes hors de leurs cantonnements. Il se mit inconsciemment à marcher au rythme de leurs roulements, redressant le dos. L'armée reprenait ses droits sur lui et l'extirpait de ses souvenirs voluptueux et ensoleillés.

Il lança un regard vers la colline et aperçut les drapeaux battant au vent au-dessus de la grande taverne convertie en état-major. Wolfe était de retour.



Grey rejoignit ses propres quartiers, rassura Tom, puis se soumit à un démêlage et à un brossage vigoureux de ses cheveux. Une fois ces derniers dûment tressés et parfumés, il revêtit son uniforme propre (qui grattait sa peau brûlée) et alla se présenter au général, comme l'exigeait la courtoisie. Bien qu'il ne le connût pas personnellement, il avait déjà aperçu James Wolfe à plusieurs reprises et en avait beaucoup entendu parler. Wolfe, qui avait à peu près son âge, avait été un officier subalterne de Cumberland durant la campagne des Highlands.

— Grey, dites-vous ? Le frère de Pardloe, n'est-ce pas ?

Wolfe leva son long nez vers lui et sembla le renifler comme un chien hume l'arrière-train d'un autre chien. Grey s'inclina poliment en espérant qu'il n'était pas censé lui rendre la pareille.

— Mon frère vous envoie ses respects, général.

En réalité, son frère avait une piètre opinion du général en question.

« Un crétin pompeux, avait-il déclaré en le briefant rapidement avant son départ. Pédant, aucun bon sens, stratège épouvantable. En revanche, il a une chance de cocu, je dois bien lui reconnaître ça. Ne le suis dans aucune de ses entreprises stupides. »

Wolfe inclina aimablement la tête.

— Vous êtes venu témoigner pour... comment s'appelle-t-il ? Le capitaine Carruthers ?

— En effet, général. La date de la cour martiale a-t-elle été arrêtée ?

— Je n'en sais rien. Qu'en est-il ?

Il s'adressait à son adjudant, un grand dégingandé aux yeux de fouine.

— Pas encore, général, répondit celui-ci. Toutefois, maintenant que lord Grey est ici, nous pouvons procéder. Je préviendrai le brigadier Lethbridge-Stewart. C'est lui qui présidera la cour.

— Non, l'arrêta Wolfe en agitant la main. Le brigadier a d'autres choses en tête en ce moment. Nous attendrons... après.

L'adjudant hocha la tête et écrivit une note.

Wolfe observait Grey comme un petit garçon mourant d'envie de partager un secret.

— Vous comprenez les Highlanders, colonel ?

Grey fut pris de court.

— Autant que faire se peut, général, répondit-il.

Wolfe éclata de rire, puis inclina la tête sur le côté en le dévisageant attentivement.

— J'en ai une centaine sous mon commandement. Je me demandais ce que je pouvais bien en faire. Je crois avoir trouvé : une petite aventure.

L'adjudant sourit malgré lui et se ressaisit aussitôt.

— Vraiment ? demanda prudemment Grey.

— C'est assez dangereux, reprit Wolfe sur un ton badin. En revanche, ce sont des Highlanders. S'ils tombent au combat, ce ne sera pas une grande perte. Aimeriez-vous vous joindre à nous ?

« Ne le suis dans aucune de ses entreprises stupides. »
Merci, Hal ! Pourrais-tu m'expliquer comment on refuse une proposition de son commandant ?

— Ce serait avec plaisir, répondit-il. Quand ?

— Dans deux semaines, lors de la nuit sans lune.

Dans son enthousiasme, Wolfe frétillait presque de la queue.

— Puis-je connaître la nature de... euh... l'expédition ? demanda Grey.

Wolfe échangea un regard entendu avec son adjudant, puis se tourna à nouveau vers lui, les yeux brillants.

— Nous allons prendre Québec, colonel.



Wolfe pensait donc avoir découvert son *point d'appui*¹. Ou, plutôt, son fidèle éclaireur Malcolm Stubbs l'avait découvert pour lui. Grey repassa brièvement par chez lui, glissa la miniature d'Olivia et du petit Cromwell dans sa poche, puis se mit en quête de Stubbs.

Il n'avait pas réfléchi à ce qu'il lui dirait. Qu'il ne l'ait pas trouvé immédiatement après avoir rencontré sa maîtresse

1. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

indienne et son enfant était une bonne chose. Il l'aurait frappé sans demander d'explications. Depuis, il avait eu le temps de se calmer et était détaché.

Du moins le croyait-il jusqu'à ce qu'il entre dans une taverne prospère. Malcolm aimait le bon vin. Il était attablé avec des amis, détendu et jovial. Blond, aussi petit que large, il avait tendance à devenir cramoisi lorsqu'il était hilare ou ivre.

En ce moment précis, ces deux conditions étaient réunies. Il riait aux éclats d'une plaisanterie de l'un de ses camarades tout en agitant son verre vide en direction de la serveuse. En se tournant, il aperçut Grey qui traversait la salle et son visage s'illumina. Ayant passé beaucoup de temps au grand air, il était presque aussi brûlé par le soleil que Grey.

— Grey ! Quelle excellente surprise ! Qu'est-ce qui t'amène dans ces contrées sauvages ?

Il remarqua alors l'expression de Grey et sa joie se tempéra légèrement. Un pli commença à se former entre ses épais sourcils.

Il n'eut pas le temps de se creuser davantage. Grey se pencha au-dessus de la table en renversant des verres, l'attrapa par le col et approcha son visage à quelques centimètres du sien.

— Viens avec moi, sale porc, chuchota-t-il, ou je jure que je t'étripe devant tout le monde.

Il le lâcha et se redressa, le sang lui battant aux tempes. Stubbs se frotta le torse, l'air offusqué, surpris... et effrayé. Grey le voyait à ses yeux bleus écarquillés. Le capitaine se leva lentement et fit signe à ses compagnons de ne pas bouger.

— Ce n'est rien, les gars. C'est mon cousin... une affaire familiale urgente.

Grey vit deux hommes échanger des regards entendus. Ils étaient donc au courant.

Il fit signe à Stubbs de passer devant lui et ils se dirigèrent vers la porte avec un semblant de dignité. Une fois à l'extérieur, il attrapa son cousin par le bras et le traîna dans la première venelle. Il le poussa brutalement, le faisant tomber en arrière contre le mur. Il balaya ses chevilles d'un coup de pied puis, quand il fut à terre, s'agenouilla sur ses jambes en enfonçant son genou dans le muscle d'une cuisse. Stubbs laissa échapper un son étranglé.

Les mains tremblantes de rage, Grey sortit la miniature de sa poche et la montra brièvement à Stubbs avant de la lui écraser contre la joue. Stubbs cria, tenta de l'attraper et Grey la lui laissa. Il se releva péniblement.

— Comment oses-tu ? grogna-t-il à voix basse. Comment peux-tu déshonorer ta femme et ton fils ?

Pantelant, Malcolm se tenait la cuisse.

— Ce n'est pas ce que tu crois, répondit-il en se recomposant rapidement. Cela n'a rien à voir avec Olivia.

Il déglutit, se passa une main sur les lèvres, puis baissa prudemment les yeux vers le portrait.

— C'est le petit ? Tant mieux... c'est un beau garçon. Il me ressemble, non ?

Grey lui envoya un coup de pied dans le ventre.

— En effet, tout comme ton « autre » fils. Comment as-tu pu ?

Malcolm ouvrit la bouche sans qu'aucun son n'en sorte. Il haletait tel un poisson hors de l'eau. Grey l'observait sans pitié. Il l'aurait volontiers regardé rôtir sur un lit de charbons ardents sans intervenir. Il se pencha, récupéra la miniature dans la main molle de Stubbs et la rangea dans sa poche.

Au bout d'un moment, Stubbs parvint à retrouver son souffle. Son teint, qui avait viré au gris mauve, retrouva un peu de sa rougeur naturelle. Il essuya la salive accumulée à la commissure de ses lèvres, puis se redressa péniblement.

— Tu vas encore me frapper ? demanda-t-il.

— Pas dans l'immédiat.

— Tant mieux.

Il tendit la main vers Grey, qui l'aida à se mettre debout. S'adossant au mur, Malcolm, toujours pantelant, le dévisagea avec méfiance.

— Depuis quand tu te prends pour Dieu, Grey ? Qui es-tu pour me juger, hein ?

Grey se retint de le frapper à nouveau.

— Qui je suis ? Le cousin d'Olivia, figure-toi ! Le parent masculin le plus proche qu'elle ait sur ce continent ! Et ai-je besoin de te rappeler que tu es son mari ? Te juger ? Qu'est-ce qui m'en empêcherait, monsieur le bigame ?

Malcolm toussa et cracha par terre.

— Je sais, je sais. Comme je t'ai dit, ça n'a rien à voir avec Olivia, ni donc avec toi.

En dépit de son calme apparent, Grey devinait sa nervosité au pouls qui battait dans son cou et à son regard fuyant.

— Ça n'a rien d'extraordinaire, insista Malcolm. Ici, c'est la coutume, bon sang ! Tout le monde le f...

Grey l'interrompit d'un coup de genou dans les parties. Stubbs s'effondra à nouveau et se recroquevilla en position fœtale en se tenant l'entrejambe et en gémissant.

— Essaie autre chose, grogna Grey. Prends ton temps, je ne suis pas pressé.

Sentant des regards sur lui, Grey se retourna et aperçut plusieurs soldats à l'entrée de la venelle. Ils paraissaient hésitants. Il portait son uniforme d'officier, qui indiquait son grade. Il leur lança un regard mauvais et ils déguerpirent aussitôt.

— Je devrais te tuer tout de suite, déclara-t-il à Stubbs.

Néanmoins, sa fureur commençait à s'estomper. Tout en regardant Malcolm vomir à ses pieds, il reprit lentement :

— Il vaudrait mieux pour Olivia avoir un mari mort qu'un scélérat libidineux qui la trahira avec ses amies ou sa femme de chambre.

Stubbs marmonna une phrase inintelligible. Grey se pencha sur lui et, le prenant par les cheveux, lui redressa la tête.

— Qu'as-tu dit ?

— Les... tueries. Pas... la bataille. Rien d'honorable. Des fermiers, des femmes... Je... nous... depuis des mois. Nous pillons la campagne, brûlons des fermes, des villages.

Malcolm soupira et ses larges épaules s'affaissèrent.

— Les hommes, ça ne leur fait plus rien, poursuivit-il. La plupart sont des brutes de toute façon. Ils peuvent tuer un homme sur le pas de sa porte et violer sa femme à côté de son cadavre sans sourciller. Il n'y a pas que Montcalm qui paie pour des scalps.

Grey percevait dans sa voix l'amertume et une douleur qui n'était pas que physique.

— Tous les soldats voient ce genre de choses, Malcolm. Tu es un officier. Ta tâche est de contrôler tes hommes.

Tu sais mieux que personne que ce n'est pas toujours possible, pensa-t-il.

— Je sais, dit Malcolm en se mettant à pleurer. Je n'ai pas pu.

Grey attendit pendant que Stubbs sanglotait, se sentant de plus en plus mal à l'aise. Enfin, ses épaules larges se redressèrent. D'une voix légèrement tremblante, il reprit :

— Chacun trouve un moyen de tenir le coup, n'est-ce pas ? Ils ne sont pas si nombreux. L'alcool, les cartes ou les femmes.

Il changea de position en grimaçant légèrement de douleur, puis ajouta :

— Mais toi, les femmes ne t'intéressent pas, pas vrai ?

Le sang de Grey se figea, puis il se rendit compte que Malcolm avait parlé sur un ton détaché, sans la moindre accusation.

— Non, répondit-il. Je préfère la boisson.

Malcolm hocha la tête et s'essuya le nez sur sa manche.

— L'alcool ne m'aide pas. Il m'endort, mais ne me fait pas oublier. C'est pire, je ne fais que des cauchemars. Quant aux putains... Je... euh... je ne veux pas attraper une saleté, puis... Olivia. (Il baissa les yeux.) Je suis nul aux cartes. En revanche, dans les bras d'une femme, je parviens à dormir.

Grey s'adossa au mur en se sentant soudain aussi mal en point que Malcolm Stubbs. Des feuilles de tremble vert pâle virevoltaient dans l'air avant de se poser sur la boue.

— Que comptes-tu faire ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit Malcolm. Trouver une solution.

Grey lui tendit la main. Stubbs se releva lentement et, se tenant le ventre comme si ses entrailles menaçaient de se déverser, marcha d'un pas traînant vers l'entrée de la venelle. À mi-chemin, il se retourna et lança un regard par-dessus son épaule, l'air anxieux.

— Je... je pourrais avoir la miniature ? Ils sont toujours à moi, Olivia et le... mon fils.

Grey poussa un long soupir. Il avait l'impression d'avoir cent ans.

— En effet, dit-il en sortant le portrait de sa poche et en le glissant dans celle de Stubbs. Tâche de ne plus l'oublier.



Deux jours plus tard, deux nouveaux vaisseaux remplis de troupes arrivèrent sous le commandement de l'amiral Holmes. La ville fut à nouveau envahie d'hommes avides de

viande fraîche, de pain croustillant, d'alcool et de femmes. Un messenger se présenta à la porte de Grey en apportant un paquet de son frère Hal, avec les compliments de l'amiral.

Le paquet était petit et emballé avec soin dans une toile cirée retenue par une ficelle dont le nœud était recouvert du cachet de Hal. Cela ne lui ressemblait guère. Il se contentait habituellement de missives rédigées à la hâte, contenant le nombre minimal de mots pour transmettre son message. Elles étaient rarement signées et encore moins cachetées.

Tom Byrd semblait lui aussi trouver le paquet vaguement suspect. Il l'avait déposé à l'écart du reste du courrier, sous une grande bouteille de cognac, au cas où il s'échapperait. À moins qu'il n'eût pensé que Grey aurait besoin d'un remontant pour soutenir l'effort considérable de lire une lettre contenant plus d'une page.

— C'est très attentionné de ta part, murmura Grey avec un sourire, en sortant son canif.

En fait, la lettre, qui comptait moins d'une page, ne comportait ni salutations ni signature, était bien du Hal tout craché.

Minnie souhaite savoir si tu meurs de faim, quoique je me demande comment elle compte y remédier si la réponse est affirmative. Les garçons se demandent si tu as collecté quelques scalps. Ils sont convaincus qu'aucun Peau-Rouge ne parviendra à prendre le tien. Je partage leur avis. Tu as intérêt à rapporter trois tomahawks à ton retour.

Voici ton presse-papiers. L'orfèvre a été très impressionné par la qualité de la pierre. L'autre document est une copie de la confession d'Adams. Il a été pendu hier.

Le paquet contenait également une petite bourse en peau de chamois et un document officiel sur plusieurs feuilles de

parchemin de qualité. Ce dernier était plié et cacheté, cette fois avec le sceau de George II. Grey le laissa sur la table et sortit une de ses timbales en étain de sa malle de campagne. Il la remplit à ras bord de cognac tout en s'émerveillant une fois de plus de la perspicacité de son valet.

Ragaillardi, il se rassit et ouvrit la bourse. Elle contenait un presse-papiers en or, petit et lourd, en forme de demi-lune chevauchant des vagues. Il était serti d'un très gros saphir à facettes qui, dans ce décor, brillait telle l'étoile du berger. Où Jamie Fraser avait-il déniché une pareille gemme ?

Il le retourna dans sa main en admirant le travail d'orfèvrerie, puis le posa de côté. Il sirota lentement son cognac tout en lorgnant le document officiel comme s'il menaçait de lui éclater au visage. Il ne doutait pas que son contenu était explosif.

Il le soupesa dans une main et sentit que la brise qui entrait par la fenêtre soulevait légèrement les pages, tel le frémissement d'une voile juste avant qu'elle se gonfle en claquant.

Il ne servait à rien d'attendre. Hal savait certainement ce que disait la lettre et finirait par le lui dire, qu'il le veuille ou pas. Avec un soupir, il reposa sa timbale et brisa le cachet.

Je, soussigné Bernard Adams, fais cette confession de mon plein gré...

Vraiment ? Grey ne connaissait pas l'écriture d'Adams et ne pouvait dire si la lettre avait été rédigée ou dictée. À moins que... Il parcourut rapidement les pages jusqu'à trouver la signature. Elle était de la même main. Il l'avait donc écrite lui-même.

La calligraphie paraissait assurée. La confession n'avait donc pas été arrachée sous la torture. Peut-être disait-elle la vérité.

— Créтин, marmonna-t-il dans sa barbe. Lis donc une fois pour toutes !

Il avala le reste de son cognac d'un trait, étala les pages sur la table et lut, enfin, le récit de la mort de son père.



Le duc soupçonnait l'existence d'un réseau jacobite depuis un certain temps et avait identifié trois hommes susceptibles d'y appartenir. Cependant, il n'avait rien fait pour les dénoncer jusqu'à ce qu'il soit lui-même inculpé de trahison et qu'un mandat d'arrêt soit lancé contre lui. Dès qu'il l'apprit, il envoya un message à Adams, le convoquant dans sa demeure de campagne à Earlingden.

Adams ignorait ce que savait exactement le duc de son implication. Il craignit que, une fois arrêté, le duc ne le dénonce. Aussi s'arma-t-il d'un pistolet et chevaucha-t-il de nuit jusqu'à Earlingden, arrivant peu avant l'aube.

Il se présenta à la porte de la serre et le duc lui ouvrit. Là-dessus, une « conversation » s'ensuivit.

J'avais appris ce jour la publication d'un mandat d'arrêt pour trahison à l'encontre du duc de Pardloe. Cela m'angoissa car, peu de temps auparavant, le duc nous avait interrogés, plusieurs compagnons et moi-même, d'une manière laissant entendre qu'il soupçonnait l'existence d'un mouvement secret pour restaurer la monarchie Stuart.

Je m'insurgeai contre l'arrestation du duc. Ignorant l'étendue de ses connaissances, je redoutai que, placé au pied du mur, il ne pointe le doigt vers moi ou l'un de mes principaux compères, ces derniers étant Victor Arbuthnot, lord Creemore et sir Edwin Bellman. Sir Edwin tenta de me rassurer, arguant qu'il n'y avait pas de danger réel : toute accusation portée par Pardloe serait considérée comme une simple tentative de sauver sa peau et jugée sans fondement.

En outre, son arrestation serait généralement prise pour une présomption de culpabilité et détournerait l'attention qui aurait pu être dirigée sur nous.

En apprenant son arrestation imminente, le duc m'envoya chercher le soir même, me convoquant dans sa résidence à la campagne. Ignorant s'il détenait des preuves contre nous, je n'osai pas refuser et me mis en route durant la nuit, arrivant chez lui peu avant l'aube.

Une fois seul à seul avec le duc dans la serre, leur conversation prit une tournure tragique.

J'avais apporté un pistolet que j'avais armé avant d'entrer dans la maison. C'était pour ma protection, car j'ignorais quel serait l'état d'esprit du duc.

L'état d'esprit n'était pas bon. Gerard Grey, duc de Pardloe, était lui aussi venu armé à cette rencontre. Selon Adams, le duc avait sorti son pistolet des profondeurs de sa veste, sans qu'il soit clair s'il entendait abattre ou simplement menacer son interlocuteur. Pris de peur, Adams avait dégainé le sien. Les deux hommes avaient tiré. Adams pensait que l'arme du duc avait raté, car il ne pouvait avoir manqué sa cible d'aussi près.

Le pistolet d'Adams ne rata pas sa cible. En voyant la tache rouge s'épanouir sur la poitrine du duc, Adams avait paniqué et pris la fuite. Lançant un regard derrière lui, il avait vu Pardloe, mortellement blessé mais toujours debout, s'agripper au tronc d'un poirier et, usant de ses dernières forces, lui lancer son arme inutile avant de s'effondrer sur le sol.

John Grey resta un long moment immobile, lissant lentement les pages entre ses doigts. Il ne voyait pas les lettres appliquées avec lesquelles Adams avait rédigé ses aveux. Il voyait le sang. Rouge sombre, beau comme une gemme



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 13 mai 2018.

Dépôt légal mai 2018.
EAN 9782290159262
OTP L21EDDN00942N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion